

# Bulletin 8|2015

Cercle d'études internationales Jean Starobinski  
Édité par les Archives littéraires suisses

DEPARTENENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES  
CANTON DE VAUD  
SECTION DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DES CULTES  
Lausanne, le 24 avril 1950.  
Madame Dr. Jacqueline STAROBINSKI  
avenue de France 24  
Lausanne

NOUS AVONS L'HONNEUR DE VOUS INFORMER QUE, SUR LA  
proposition de M. le professeur Dr. Streiff  
nous vous accueillons en qualité de médecin-assistante à la clinique  
ophthalmologique universitaire, à Lausanne,  
pour l'année universitaire 1950/1951  
soit du premier avril 1950 au 31  
Traitement:

Lausanne  
Médecine

la faculté de médecine de l'Université  
connaissance des rapports favorables de  
et Pierre-Bernard SCHNEIDER  
opinions du candidat, autorise l'impression  
re du traitement de la mélancolie  
des origines à 1900  
Jean STAROBINSKI, médecin.  
du grade de Docteur en médecine.

Lausanne, le 1<sup>er</sup> mai 1950

An moment où il quitte l'Université,  
l'étudiant doit retirer, contre remise de  
la présente carte, les pièces qu'il a déposés  
lors de son immatriculation; l'Université  
n'est pas tenue de les conserver.

\*\*\*

Pour obtenir un certificat d'exmatriculation,  
l'étudiant doit produire sa carte  
d'immatriculation et son livret muni  
des signatures des professeurs.

UNIVERSITÉ  
DE  
LAUSANNE

Carte  
d'immatriculation  
N° 1045



## Éditorial

Jean Starobinski, historien de la médecine ? historien de la psychiatrie ? historien des concepts ? des vécus psychosomatiques ? des étiologies ? Ces questions sont au cœur des trois premières études de notre *Bulletin 2015*, celles de Fernando Vidal, Vincent Barras et Aldo Trucchio.

Et c'est l'occasion de présenter, sur notre page de couverture, des documents provenant du Fonds Jean Starobinski. La boîte oblongue est marquée d'une étiquette de la main de Jacqueline Starobinski : « Pour un éventuel musée des sciences ? ». Elle comprend une collection de vieux instruments de médecine, – les siens, d'ophtalmologie, ou ceux des parents Starobinski, médecins eux aussi... L'intitulé non dénué d'humour de cette boîte rouge indique bien sûr l'influence de son long compagnonnage avec Jean Starobinski, féru d'histoire des sciences, mais aussi le

### Bulletin du Cercle d'études

**Jean Starobinski**

**8 | 2015**

Édité par les Archives littéraires suisses

ISSN 1662-7326

Le Bulletin en ligne :

[www.nb.admin.ch/starobinski](http://www.nb.admin.ch/starobinski)

Rédaction :

Stéphanie Cudré-Mauroux

Juan Rigoli

ALS

Hallwylstr. 15, CH-3003 Berne

T : ++41 (0)58 463 23 55

F : ++41 (0)58 462 84 63

Courriel : [stephanie.cudre-mauroux@nb.admin.ch](mailto:stephanie.cudre-mauroux@nb.admin.ch)

[nb.admin.ch](http://nb.admin.ch)

Composition : Marlyse Baumgartner, Bex

Image de couverture : voir l'éditorial,

© Fabian Scherler, Bibliothèque nationale suisse, 2015.

sentiment profond d'appartenir, comme médecins, à une séculaire histoire de la profession.

Revenons sur les années de formation médicale de Jean Starobinski ; il est classé premier, le 18 juin 1949, au Certificat d'études médicales genevois, avec une moyenne de 5,93 à l'examen pratique, et de 5,75 à l'examen oral. Mais il devra patienter deux ans avant d'obtenir le titre fédéral de médecin, car à cette époque, Jean Starobinski, 30 ans, bien que né à Genève, est encore Polonais. Ce n'est qu'en février 1950 qu'il obtient son passeport suisse. Un mois plus tard, il reçoit une lettre du Département fédéral de l'Intérieur par laquelle il apprend qu'après naturalisation, il doit repasser une importante partie des examens, pourtant déjà réussis – et brillamment, on vient de le voir –, à savoir ceux d'anatomie et de physiologie, et l'examen professionnel des médecins. Il est en revanche dispensé de celui de sciences naturelles, du stage de six mois et de tout semestre d'étude. Il se présente donc aux examens *fédéraux* le 12 octobre 1950, reçoit le 15 juin 1951 son Diplôme fédéral de médecine et c'est seulement le 11 septembre 1951 qu'il est enfin autorisé à exercer la profession de médecin-chirurgien par le Conseil d'État genevois.

Avec les documents de la couverture scénarisée par Fabian Scherler, faisons maintenant un saut de presque dix ans. Jean Starobinski a épousé Jacqueline Sirman en 1954 ; tous les deux ont séjourné à Johns Hopkins, et c'est de retour en Suisse, dès 1957, que leur profession de médecins les conduit à Lausanne. De 1957 à 1958, Jean Starobinski est assistant à l'Hôpital de Cery ; c'est à Lausanne qu'il passe son examen de doctorat et qu'il y reçoit, le 13 avril 1960, l'*imprimatur*, sur recommandation des professeurs Hans Steck et Pierre-Bernard Schneider, pour sa thèse intitulée *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1900*. Sur les documents reproduits ici, on

reconnait sa carte d'immatriculation (n° 1943) à l'Université de Lausanne à laquelle est joint un portrait de l'époque, alors que l'on devine, sur la gauche, les confirmations d'engagements de Jacqueline Starobinski à la Clinique ophtalmologique universitaire de Lausanne pour les années universitaires 1958/60 en qualité de médecin-assistante.

La formation de médecin (spécialisation en psychiatrie) de Jean Starobinski, commencée au semestre d'hiver 1942/43, aura finalement duré, rédaction de la thèse comprise, presque 18 ans. En parallèle Jean Starobinski a poursuivi sa formation littéraire et celle, déjà, d'historien des idées avec le séjour américain auprès d'Owsei Temkin ; il a déjà défendu et publié, en 1957, sa thèse de Lettres et a été nommé, par appel, professeur à Genève, à partir du 15 octobre 1958... Cette brève chronologie illustrée, où s'entremêlent les deux formations, littéraire et scientifique, montre à quel point elles ont été imbriquées, optimisant les synergies et se répercutant idéalement.

\*

On lira également dans notre *Bulletin* les premiers résultats des recherches d'Alessandro Chidichimo sur Benveniste en Suisse, et l'évocation d'une rencontre entre le linguiste et Jean Starobinski, à Fribourg. Aurélia Mailard Despont, auteure en 2015 de *Présence critique de Gaëtan Picon*, évoque, en se basant notamment sur la correspondance consultée à Berne et à l'IMEC, quelques-uns des points sur lesquels se fixa la complicité esthétique des deux hommes. Marta Sábado, étudiante à Paris III, présente, après un récent séjour de recherches à Berne, son projet de thèse sur l'« École de Genève ». Sui-vent enfin nos habituelles chroniques, « De la bibliothèque » par Jonathan Wenger, et la « Chronologie starobinskienne » par Emmanuel Mischler.

Stéphanie Cudré-Mauroux

## Jean Starobinski : historien de la médecine<sup>1</sup> ?

FERNANDO VIDAL

ICREA (INSTITUTION CATALANE DE RECHERCHE ET D'ÉTUDES AVANCÉES)

Si Jean Starobinski est cité dans des recherches d'histoire médicale en fonction des thèmes traités (sensations corporelles, chlorose, nostalgie, mélancolie...), il ne semble pas être entré au panthéon des historiens de la médecine. Certes, il est parmi les cinq « voix majeures » présentées dans *Discovering the History of Psychiatry*, ouvrage collectif dirigé par Mark Micale et Roy Porter en 1994 et devenu référence obligée dans le domaine<sup>2</sup>. Une décennie plus tard, il ne figure pourtant pas dans *Locating Medical History*, volumineux panorama de l'historiographie de la médecine<sup>3</sup>. Il est vrai que cet ouvrage fait implicitement de l'histoire de la psychiatrie un domaine distinct de celui de l'histoire de la médecine. La conséquence en est qu'à l'exception de l'historien nord-américain George Rosen, dont l'œuvre ne porte pas avant tout sur l'histoire de la psychiatrie, les autres « voix majeures » de *Discovering the History of Psychiatry* n'y figurent pas non plus. Manquent Henri Ellenberger, dont l'ouvrage le plus connu et influent est son « histoire de la psychiatrie dynamique », *À la découverte de l'inconscient* (1970, traduction française 1974), ainsi que Richard Hunter et Ida Macalpine, qui ont marqué l'historiographie psychiatrique avec leur anthologie *Three Hundred Years of Psychiatry 1535-1860* (1963), nombre de réimpressions d'ouvrages importants pour l'histoire de la psychiatrie britannique, et des livres tels que *George III and the Mad Business* (1969) et *Psychiatry for the Poor* (1974), histoire institutionnelle d'un asile.

Or, si les noms de Hunter, Macalpine et Ellenberger sont écartés de

*Locating Medical History* précisément, peut-être parce qu'associés étroitement à l'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, comment expliquer l'absence de Jean Starobinski ? Aucun article sur lui, aucun entretien, aucun portrait n'oublie de l'identifier comme *historien de la médecine*. Étonnante omission, donc, de celui qui fut pourtant l'auteur d'une thèse sur *l'Histoire du traitement de la mélancolie* (1960) et d'une brève *Histoire de la médecine* (1963), chargé de l'enseignement de ce sujet à la Faculté de médecine de Genève de 1966 à 1985, vice-président de la Société suisse d'histoire de la médecine en 1983 et président d'honneur de l'European Association for the History of Psychiatry en 1994. En réalité, l'absence de Jean Starobinski d'un ouvrage tel que *Locating Medical History* s'explique assez aisément.

D'abord, l'histoire de la médecine en tant que profession institutionnalisée n'a jamais été sa « demeure » officielle. Or, et c'est le deuxième point, Jean Starobinski lui-même s'est dit « historien par sympathie<sup>4</sup> » et cela est essentiel. « J'aime », confie-t-il, « suivre la manière dont un mot a évolué au cours de l'histoire [...]. Ou bien recueillir les témoignages de divers moments historiques sur une question ou un motif<sup>5</sup> [...] ». Plus ou moins littéraires ou plus ou moins médicaux, ces mots et ces motifs seront toujours abordés « par sympathie », c'est-à-dire autant à partir d'un penchant, d'une attirance, que par la participation affective que l'on associe à l'« École de Genève ». La démarche sera informée par l'histoire, mais elle ne visera que très rarement la pure reconstitution historique ou l'examen de questions relevant spécifiquement et avant tout de l'histoire médicale. Pour la critique

starobinskienne, celle-ci est une ressource, non une fin en soi.

Pour le montrer, prenons comme point de départ une remarque dans *l'Histoire du traitement de la mélancolie*, travail relevant incontestablement de l'histoire de la médecine, quels que soient les caractéristiques et les contours que l'on donne à cette discipline. Il s'agit d'une remarque à propos de l'atrabile, c'est-à-dire de la bile noire qui, de l'antiquité au xvii<sup>e</sup> siècle, restera la cause principale de la mélancolie. « L'atrabile », écrit Jean Starobinski, « est une métaphore qui s'ignore, et qui prétend s'imposer comme un fait d'expérience<sup>6</sup> ». Cette remarque est emblématique de son regard d'historien, de la mélancolie bien entendu, mais aussi de la psychiatrie et de la médecine en général. Elle conduit pourtant d'emblée hors du cadre de cette histoire. Pour Jean Starobinski, celle-ci est une voie permettant d'explorer les relations entre des états corporels et psychologiques, les concepts qui les désignent, les expériences où ils s'enracinent et leurs contextes culturels, le tout abordé principalement à travers des œuvres littéraires.

Dans son introduction à *Le Corps, miroir du monde* de Nicolas Bouvier, Jean Starobinski évoque leur collaboration. Alors que Bouvier rassemblait des images,

« [...] j'accumulais des notes sur le rôle toujours plus important que les romanciers et les poètes, depuis le romantisme, ont attribué au corps et aux sensations corporelles. [...] À Nicolas Bouvier revenaient le corps visible, et les chefs-d'œuvre de sa cartographie : squelette, muscles, nerfs, vaisseaux, etc. Je me préparais à parler de ce qui est inséparable du corps, mais ne peut

recevoir aucune représentation directement visible : douleurs, frissons, nausées, faim, vertige. Je tentais de mettre en rapport les images relatives aux systèmes osseux et musculaire avec des textes sur les sensations d'effort et de mouvement ; d'éclairer les réseaux du système nerveux par des pages parlant des irradiations de la douleur ; d'associer au système veineux et artériel des poèmes ou des récits évoquant des tempes battantes, des cœurs oppressés, des fronts fiévreux ou des pieds glacés<sup>7</sup>...

Ce qu'il dit ici d'un travail particulier est révélateur du projet starobinski dans son ensemble, qui (dans ce domaine) vise à mettre à jour comment des états du corps et de l'esprit s'inscrivent dans les mots.

Lorsque Jean Starobinski choisit d'étudier l'histoire de la mélancolie, de la nostalgie, de la chlorose ou de la cénesthésie, il s'intéresse à l'histoire de vécus psychosomatiques – à la confluence d'une conscience subjective, d'un état intérieur et de conditions externes. Il les aborde en prêtant une attention minutieuse aux formes qui incarnent et communiquent l'expérience ; et il a lui-même formulé le principe d'une telle démarche. Dans un article de 1966 sur « Le concept de nostalgie », il écrit :

« Pour le critique, pour l'historien, un sentiment n'existe qu'au-delà du stade où celui-ci accède à son statut linguistique. Rien n'est saisissable d'un sentiment en deçà du point où il se nomme, où il se désigne et s'exprime. Ce n'est donc pas l'expérience affective elle-même qui s'offre à nous : seule la part de l'expérience affective qui a passé dans un style peut solliciter l'historien<sup>8</sup>. »

La juxtaposition du critique et de l'historien est discutable, car elle suggère une communauté de tâches, d'objectifs et de points de vue, ainsi qu'une

limite que les historiens des émotions contesteraient peut-être et problématif en tout cas<sup>9</sup>.

Toutefois, reconnaître que l'expérience prend forme en grande partie à travers des faits de parole n'implique pas qu'il faille en rester aux mots, ni même aux concepts. Il faut se confronter à une limite, puisque le langage impose une barrière à ce que nous pouvons connaître. Mais cette prise de conscience des limites du « document » est aussi ce qui fait du langage la voie d'accès à autrui, qu'il soit Rousseau ou Montaigne, ou un inconnu du Moyen Âge ou du XIX<sup>e</sup> siècle. La notion clé est celle de *style*. Ce ne sont pas les mots en eux-mêmes qui comptent, mais leurs « figures » – la manière dont ils ont été employés dans des contextes culturels et individuels qui leur donnent des caractéristiques et une expressivité propres. Une telle mise en exergue du style correspond à la vision que Jean Starobinski a de l'histoire des idées comme d'une histoire « sans frontières » qui, par un « entretissage » de domaines du savoir, met en relation « des phénomènes connus à l'état isolé, c'est-à-dire partiellement méconnus<sup>10</sup> ». Il ne s'agit pourtant pas de mettre l'accent sur les usages métaphoriques de la maladie (« le racisme comme cancer de la société »), ni de faire de la maladie une métaphore (« le cancer comme ennemi à combattre<sup>11</sup> »).

Dans le passage où Jean Starobinski écrit que « l'atrabile est une métaphore qui s'ignore », il réfléchit à la longue durée de la théorie humorale de la mélancolie et à sa persistance avec des sens figurés après son abandon comme doctrine médicale, expliquant :

« Jusqu'à ce que la science fût armée de méthodes anatomiques et chimiques assez précises pour démontrer que l'atrabile était une vue de l'esprit, cette humeur noire restait la représentation la plus satisfaisante et la plus synthétique

d'une existence dominée par le souci du corps, alourdie de tristesse, pauvre en initiatives et en mouvement<sup>12</sup> ».

En devenant des métaphores dont nous nous servons encore, les termes descriptifs de la théorie humorale révèlent leur véritable nature. En conclusion :

« L'atrabile est une métaphore qui s'ignore, et qui prétend s'imposer comme un fait d'expérience. Car l'imagination veut croire à une *matière* mélancolique, jusqu'à preuve du contraire. Et ce n'est qu'après avoir dû renoncer au sens substantiel, qu'elle admet l'existence d'un sens figuré<sup>13</sup>. »

Dans ce passage, fortement marqué par la notion bachelardienne d'*obstacle épistémologique* (« substantia- liste » en l'occurrence<sup>14</sup>), Jean Starobinski affirme qu'à l'origine la bile noire est une métaphore de l'expérience mélancolique – mais une métaphore qui s'ignore dans la mesure où elle est prise dans un sens littéral, sans que l'on ait conscience qu'il s'agit d'une figure. Lorsque la science démolit la théorie, l'atrabile cesse d'être une substance et la bile noire reprend l'identité métaphorique qu'un savoir faux lui avait dérobée.

Jean Starobinski semble dire que la bile noire n'était qu'une manière de mettre en mots un vécu de souffrance et de lui donner une allure de connaissance. On peut et on doit discuter cette interprétation, mais il convient en tout cas de la lire avec une autre observation : « L'atrabile est la condensation imagée de l'expérience directe que nous pouvons faire de la mélancolie et de l'homme mélancolique<sup>15</sup> ». En fait, cette expérience est indirecte, puisque nous n'y accédons que par le truchement d'un langage marqué par un style particulier. Une telle entremise est inévitable. C'est pourquoi, dans un entretien de 2013, Jean Starobinski disait



qu'il avait pratiqué « une sorte de comparatisme entre l'approche littéraire et l'approche médicale » et se demandait : « Comment les dissocier quand vous vous intéressez à la souffrance psychique<sup>16</sup> ? ».

En nouant les expériences mélancoliques aux « styles » qui les expriment depuis l'Antiquité, Jean Starobinski met en relief ce qu'Yves Hersant appelle l'« unité constitutive » de la mélancolie<sup>17</sup>. Il n'y a pas d'hiatus entre la maladie et le tempérament, comme il n'y a pas de coupure entre faire l'histoire des étiologies et des traitements d'une part, et d'autre part aborder la mélancolie comme une *ressource* pour l'histoire culturelle et l'histoire de l'expérience. La mélancolie remplit particulièrement bien cette fonction puisqu'elle a traversé toutes les strates de la culture occidentale et en a relié les territoires les plus divers, du détail physiologique à la structure générale du monde, en passant par tous les domaines de l'activité humaine.

Cependant, ni la mélancolie ni les autres états du corps et de l'esprit que Jean Starobinski a abordés n'ont donné lieu dans son œuvre à des vues d'ensemble comparables à *L'Invention de la liberté*, aux *Emblèmes de la raison* ou, plus près du champ qui nous occupe, à *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*<sup>18</sup>. Certes, prises comme une totalité, les études réunies dans *L'Encre de la mélancolie* illustrent l'ampleur et la cohérence de la vision starobinskienne. Après *L'Histoire du traitement de la mélancolie*, Jean Starobinski privilégie les incarnations littéraires de l'expérience mélancolique et aborde des thèmes qui s'y articulent de près ou de loin, tels que la nostalgie, l'imagination, la chlorose, la cénesthésie, les sensations internes ou la figure du clown<sup>19</sup>. Les essais réunis dans *Trois Fureurs* (1974) étudient trois dépossessions de soi : la fureur d'Ajax, l'exorcisme d'un démoniaque par le Christ et le tableau de Füssli intitulé « Le Cauchemar ».

Dans un entretien donné lors de la parution du livre, Jean Starobinski assurait qu'il avait souhaité « voir comment des grandes œuvres qui sont restées dans les mémoires ont interprété » des « événements de la vie » et des expériences qui sont encore les nôtres<sup>20</sup>. Il mettait ainsi en relief son intérêt constant pour le vécu corporel et psychique en tant qu'expérience où des états internes et des conditions externes donnent forme à une conscience subjective. Nombre d'analyses dans son œuvre démontrent que cette conscience et ses expressions ne sont jamais le simple miroir d'un diagnostic ou d'une étiologie. L'œuvre, chez Rousseau et Baudelaire par exemple, est davantage un dépassement qu'un symptôme de la maladie. La sensibilité phénoménologique qui anime l'accent mis sur le « style » exclut par principe le diagnostic rétrospectif.

\*

À ce jour, *L'Encre de la mélancolie* est le plus important ensemble de textes de Jean Starobinski relevant de l'« histoire de la médecine ». Le volume réunit des travaux parus entre 1960 et 2008, comprenant la thèse de médecine et vingt-six autres publications. Parfois remaniés, ils sont groupés en cinq parties, intitulées *Anatomie de la mélancolie*, *La leçon de la nostalgie*, *Le salut par l'ironie ?*, *Rêve et immortalité mélancolique* et *L'encre de la mélancolie*. Ces écrits occupent une place centrale tant dans l'architecture thématique de l'œuvre starobinskienne que dans son économie critique<sup>21</sup>, mais ils s'inscrivent dans un ensemble plus vaste sur les « raisons du corps ». Cet ensemble comprend d'autres textes, dont certains ont été réunis – mais seulement en allemand et en espagnol. Donnons donc une idée de ce qu'il pourrait être s'il prenait la forme d'un recueil en français. (Voir la Bibliographie à la fin de cet article pour les références complètes des textes mentionnés ci-dessous).

La « Brève histoire de la conscience du corps » (1981) fut publiée en traduction italienne l'année même de sa parution ; en 1987 elle donna le titre à un recueil en allemand comprenant ce texte ainsi que « L'échelle des températures » et « Monsieur Teste face à la douleur » ; et en 1989 paraissait une traduction anglaise dans *Fragments for a History of the Human Body*, anthologie qui fit date dans l'évolution des études sur l'histoire du corps<sup>22</sup>. En 1994, ayant constaté, lors de la rédaction de mon chapitre pour *Discovering the History of Psychiatry*, l'existence de nombreux autres textes extrêmement dispersés, j'ai proposé à Jean Starobinski de joindre plusieurs articles à ceux déjà rassemblés en allemand pour en faire un recueil représentatif. Le moment ne lui paraissait pas venu de faire une telle publication en français, mais l'occasion s'est présentée quelques années plus tard pour une collection en espagnol<sup>23</sup>. C'est ainsi que *Razones del cuerpo* (« raisons du corps ») est paru en 1999 à l'initiative et avec un titre de Mauricio Jalón, éditeur et professeur à l'Université de Valladolid, avec une postface de son collègue Julián Mateo Ballorca, traducteur et spécialiste de la littérature française, et avec en introduction une version remaniée de mon texte pour *Discovering the History of Psychiatry*<sup>24</sup>.

Le volume reprenait les trois articles réunis en allemand, deux articles autour de la conscience du corps et quelques autres, dont un entretien de 1990 avec Vincent Barras, qui éclairèrent des questions méthodologiques et philosophiques. Or pour être abouti (à défaut d'être exhaustif), un tel ensemble devrait aussi faire place à d'autres textes encore éparpillés. D'abord, aux articles parus dans les années 1950 dans *Critique* et non repris dans *La Relation critique* (1970), intéressants en eux-mêmes autant que pour appréhender l'évolution de la pensée de Jean Starobinski sur les « raisons du corps ». Certaines autres publications sont directement

liées à l'histoire de la médecine. Mentionnons « Sur la chlorose », « Sur la fonction de la parole dans la théorie médicale de l'époque romantique », « D'Agrippa de Nettesheim à Montaigne : l'embarras des médecins devant l'origine de la semence », « Descartes et la médecine », « Molière et les médecins », ou encore des études centrées sur un document ou un témoignage médical, tels que l'introduction à une lettre de 1802 d'un médecin au théologien Pierre Picot, « Le procès-verbal d'autopsie d'Ivan Tourgueniev », une brève « Note sur l'angine de poitrine et la mort subite » (à propos d'une conversation de Diderot avec le médecin Daniel de la Roche), ou « Moreau de la Sarthe et Laennec au chevet de Maine de Biran ».

Au-delà de ces articles d'un intérêt inégal, la plupart des textes portant sur les « raisons du corps » ne se laissent pas étroitement identifier à l'« histoire médicale ». C'est précisément pour cela qu'ils sont importants, alors même que certains pourraient paraître « mineurs » ou de circonstance. Dans le domaine des « raisons du corps », Jean Starobinski n'a pas travaillé de manière systématique, mais semble avoir souvent saisi des occasions. À la préface d'une traduction du traité de Galien *L'Âme et ses passions*, on peut ajouter celles pour *Expressions de la folie* de Hans Prinzhorn, pour *Les Cliniciens ès lettres* de Victor Segalen, pour *Les Fondements de la musique dans la conscience humaine* d'Ernest Ansermet. À l'introduction, déjà citée, au *Corps, miroir du monde* de Nicolas Bouvier, il faudrait joindre un texte accompagnant des œuvres de l'artiste Claude Garache, un hommage à Merleau-Ponty, un essai sur Camus et la peste, ou encore une brève réflexion sur « le monde physiologique » d'Henri Michaux.

L'avantage, mais aussi le défi, du manque de système, c'est qu'il permet de suivre une pensée en mouvement, une pratique de la lecture, de la

réflexion et de l'écriture dans le temps – un temps qui est celui de l'auteur, mais aussi celui de la culture occidentale, d'Homère au xx<sup>e</sup> siècle. Or comme ce manque n'implique pas une absence d'unité ou de fils conducteurs, on peut en tirer certains traits communs. Ces traits n'appartiennent pas à chacune des études de Jean Starobinski, mais résument les caractéristiques principales de son œuvre dans le champ qui nous concerne :

- Jean Starobinski échappe à l'appellation d'« historien de la médecine et de la psychiatrie », ou si on la lui applique, il faut préciser que cette histoire est pour lui une ressource, un moyen plutôt qu'une fin. Car son but principal est d'explorer les relations entre des états corporels et psychologiques, les concepts qui les désignent, les expériences où ils s'enracinent et leurs contextes culturels, le tout abordé principalement à travers des œuvres littéraires qui expriment et transcendent ces états et ces expériences.
- Tout en adhérant aux principes de documentation propres à la recherche historique, Jean Starobinski les emploie comme des outils de l'entreprise qu'il appelle *critique*, dont l'un des objectifs consiste à approcher de l'expérience des êtres humains du passé et à la restituer dans ses cadres d'origine.
- L'histoire, indissociable de la critique starobinskienne, porte avant tout sur l'articulation des idées dans le passé, sur leur expression réfléchie telle qu'elle se matérialise dans des conditions culturelles et individuelles précises. Il s'agit donc d'une « histoire des idées ».
- L'analyse starobinskienne privilégie le « style », l'expression comme voie d'accès au vécu du passé et comme ce qui permet de créer des articulations entre le détail de l'objet où le regard se concentre et la vue d'ensemble sur la totalité à laquelle il appartient.

- Ne pouvant émerger que d'un « entretissage » de matériaux, de méthodes et de points de vue, ces articulations réclament une « histoire des idées *sans frontières* ».
- À travers « les raisons du corps », Jean Starobinski porte son regard vers l'expérience corporelle et psychologique des êtres humains du passé. Cependant, dans la mesure où l'on ne peut accéder qu'à la part de l'expérience qui « a passé dans un style », la sémantique historique devient un instrument essentiel pour saisir cette expérience.
- Finalement, pour revenir à notre question de départ, il convient de lire Jean Starobinski non pas *comme* historien de la médecine ni *pour* l'histoire de la médecine, mais *avec* la phénoménologie, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire du corps, et de faire *participer* son œuvre de champs historiographiques et philosophiques tels que l'ontologie et l'épistémologie historique, l'histoire des émotions et de manière générale, l'histoire et la philosophie de l'expérience.

**Bibliographie** (limitée à des publications relevant de l'histoire de la médecine ou des « raisons du corps » non réunies dans des recueils en français ; par ordre chronologique dans chaque section)

#### **En espagnol dans *Razones del cuerpo***

- « Le concept de cénesthésie et les idées neuropsychologiques de Moritz Schiff », *Gesnerus*, 34, 1/2, 1977, pp. 2-19.
- « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, Paris, octobre 1977, n° 100, pp. 139-157.
- « Brève histoire de la conscience du corps », *Revue française de psychanalyse*, n° 2, 1981, pp. 261-279.
- « L'échelle des températures : lecture du corps dans *Madame Bovary* », *Le Temps de la réflexion*, 1, 1980, pp. 145-183.

- « Monsieur Teste face à la douleur », dans *Valéry, pour quoi ?* Paris, Les impressions nouvelles, 1987, pp. 93-119.
- « Entretien avec Vincent Barras », *Médecine et Hygiène*, 48, nn. 1862 et 1863, 14 et 21 novembre 1990, pp. 3.294-3.297 et 3.400-3.402.
- « Le philosophe couché », dans Michel Draguet, éd., *Irréalisme et art moderne : les voies de l'imaginaire dans l'art des XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : mélanges Philippe Roberts-Jones*, Bruxelles, Section d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université libre de Bruxelles, 1991, pp. 65-69.
- Aussi dans *Jean Starobinski*, Rome, Sfera/Editrice Sigma Tau, 1992, pp. 7-13.
- « Médecine et rationalité », *Journal suisse de médecine*, 122, n° 51-52, 1992, pp. 1948-1951.
- « Médecine et anti-médecine », in *Cahiers de la Faculté de médecine*, Genève, n° 13, 1986, pp. 11-22 et in *Le Genre humain*, 27, 1993, pp. 9-22.
- « La présence au monde », dans *Incertaine planète*, Neuchâtel, La Baconnière, 1996, pp. 15-32.

### Parus dans Critique

- « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies », *Critique*, n° 47, 1951, pp. 348-362.
- « La «sagesse du corps» et la maladie comme égarement : le «stress» », *Critique*, n° 59, 1952, pp. 347-360.
- « Le passé de la médecine », *Critique*, n° 70, 1953, pp. 256-270.
- « La connaissance de la vie », *Critique*, n° 75-76, 1953, pp. 777-791.
- [Pour information, « La médecine psychosomatique » et « Des taches et des masques » (*Critique*, n° 81, 1954, pp. 165-181 et n° 135-136, pp. 792-804), furent repris dans *La Relation critique* (Paris, Gallimard, 1970) respectivement comme « La maladie comme infortune de l'imagination » et « L'imagination projective ».]

### Autres (mentionnés dans le texte)

- « Descartes et la médecine », *Synthèses*, VII, n° 80, 1953, pp. 333-338.
- « Le procès-verbal d'autopsie d'Ivan Tourgueniev » (avec Michel Aucouturier), *Revue médicale de la Suisse romande*, LXXI, n° 10, 1961, pp. 721-728.
- « Maurice Merleau-Ponty : « Je ne peux pas sortir de l'être » », *La Gazette de Lausanne*, n° 122, 27-28 mai 1961, p. 13, p. 19.
- « Albert Camus et la peste », *Symposium Ciba*, 10, n° 2, 1962, pp. 62-70.
- « Sur la fonction de la parole dans la théorie médicale de l'époque romantique », *Médecine de France*, n° 205, 1969, pp. 9-12.
- « Le monde physiognomique », dans *Henri Michaux*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1978, pp. 65-67.
- « Segalen aux confins de la médecine », préface à Victor Segalen, *Les Cliniciens ès lettres* (1902), Montpellier, Fata Morgana, 1980, pp. 7-36.
- « Sur la chlorose », *Romantisme*, n° 31, 1981, pp. 113-130.
- « D'Agrippa de Nettesheim à Montaigne : l'embarras des médecins devant l'origine de la semence », *Gesnerus*, 40, 1/2, 1983, pp. 175-183.
- « Préface » à Hans Prinzhorn, *Expressions de la folie : dessins, peintures, sculptures d'asile* (1922), trad. Alain Brousse et Marielène Weber, Paris, Gallimard, 1984, pp. VII-XVI.
- « Claude Garache », dans *Claude Garache*, Paris, Flammarion, 1988, pp. 7-23.
- « Préface » à Ernest Ansermet, *Les Fondements de la musique dans la conscience humaine et autres écrits*, éd. J. J. Rapin, Paris, Lafont, coll. Bouquins, 1989, pp. III-XIV.
- « Molière et les médecins », *Symposium Ciba*, 14, n° 4, 1966, pp. 143-148.
- « Le «médecin croyant» et le théologien genevois. Une lettre écrite en 1802 par M.F.R. Buisson à Pierre Picot », *Gesnerus*, 48, 1991, pp. 333-342.

- « Note sur l'angine de poitrine et la mort subite : (une conversation de Diderot avec le docteur de la Roche) », in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, Paris, n° 12, 1992, pp. 178-180. (Repris comme Appendice de *Diderot, un diable de ramage*, Paris, Gallimard, 2012.)
- « Préface » à Galien, *L'Âme et ses passions*, introduction et trad. Vincent Barras, Terpsichore Birchler et Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1995, pp. VII-XXVI.
- « Moreau de la Sarthe et Laennec au chevet de Maine de Biran », dans Claude Blanckaert, Jean-Louis Fischer et Roselyne Rey, eds., *Nature, histoire, société. Essais en hommage à Jacques Roger*, Paris, Klincksieck, 1995, pp. 107-112.

### Notes :

- 1 Ce texte reprend l'essentiel d'une conférence faite lors de la journée *Autour de Jean Starobinski, historien de la médecine* (Lausanne, 18 novembre 2014) organisée par le *Cercle international d'études Jean Starobinski* (Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse) et l'Institut Universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (Université de Lausanne).
- 2 F. Vidal, « Jean Starobinski : The history of psychiatry as the cultural history of consciousness », dans Mark S. Micale et Roy Porter, eds., *Discovering the history of psychiatry*, New York, Oxford University Press, 1994, pp. 135-154.
- 3 Frank Huisman et John Harley Warner, eds., *Locating Medical Mistory: The Stories and Their Meanings*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2004.
- 4 Thomas Regnier [portrait/entretien], « Jean Starobinski : médecin des Lumières », *L'Histoire*, n° 310, juin 2006, p. 30.
- 5 *Ibid.* Sur cette démarche typiquement starobinskienne, voir, outre Vidal, « Jean Starobinski », *art. cit.*, François Azouvi, « Histoire des sciences et histoire des mots », dans *Jean Starobinski, Cahiers pour un temps*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1985, pp. 85-101 ; Mauricio Jalón, « Starobinski, historia de la ciencia y pasado de las palabras », *Asclepio*,

- 55(2), 2003, pp. 281-294 (autour d'*Action et Réaction*); Claudio Pogliano, « Jean Starobinski », *Belfagor*, 45, 1990, pp. 157-179 et « Il bilinguismo imperfetto de Jean Starobinski », *Intersezioni*, 10(1), 1990, pp. 171-183.
- 6 J. Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie* (1960), dans *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 70.
- 7 J. Starobinski, « Images du corps », préface à *Le Corps, miroir du monde. Voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier*, sous la dir. de Pierre Starobinski, Genève, Zoé, 2000, pp. 11-12.
- 8 « Le concept de nostalgie » (sous le titre « L'invention d'une maladie »), dans *L'Encre de la mélancolie*, op. cit., p. 257.
- 9 Voir par exemple Quentin Deluermoz, Emmanuel Fureix, Hervé Mazurel et M'hamed Oualdi, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 47, 2013, pp. 155-189; Susan J. Matt, « Current Emotion Research in History : Or, Doing History from the Inside Out », *Emotion Review*, 3(1), 2011, pp. 117-124 ; Javier Moscoso, « La historia de la emociones, ¿de qué es historia? » *Vinculos de Historia*, 4, 2015, pp. 15-27 ; et, sur un plan plus général, Julien Bernard, « Les voies d'approche des émotions », *Terrains/Théories*, 2, 2015, <http://teth.revues.org/196>.
- 10 Jean Starobinski, « Entretien avec Jacques Bonnet », in *Jean Starobinski, Cahiers pour un temps*, op. cit., pp. 21-22.
- 11 Pour une analyse de telles métaphores du point de vue de l'histoire sociale et culturelle de la médecine, voir Michael Stolberg, « Metaphors and images of cancer in early modern Europe », *Bulletin of the History of Medicine*, 88(1), 2014, pp. 48-74. Il y est aussi question du célèbre texte de Susan Sontag, *Illness as Metaphor* (1978).
- 12 J. Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie*, op. cit., p. 70.
- 13 *Ibid.*, p. 70.
- 14 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* (1938).
- 15 J. Starobinski, *Histoire du traitement de la mélancolie*, op. cit., p. 70.
- 16 Martin Legros, « Jean Starobinski : « La mélancolie peut être généreuse » » [entretien], *Philosophie Magazine*, n° 75, décembre 2013, pp. 68-73.
- 17 Yves Hersant, *Mélancolies. De l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Laffont, 2005, p. xi.
- 18 Sur cet aspect de l'œuvre starobinsienne : F. Vidal, « « La vue d'ensemble délivre de l'inquiétude. » Notes sur un thème starobinski », dans Michaël Comte et Stéphanie Cudré-Mauroux, éd., *Jean Starobinski, Les Approches du sens. Essais sur la critique*, Genève, La Dogana, 2013, pp. 395-409.
- 19 Voir les textes réunis sous le titre « La leçon de la nostalgie » dans *L'Encre de la mélancolie*, ainsi que *Portrait de l'artiste en saltimbanque*, Genève, Skira / Paris, Flammarion, 1970.
- 20 Entretien télévisé avec Diana de Rham, 5 mars 1975, [www.rts.ch/archives/tv/culture/voix-auchapitre/3661965-trois-fureurs.html](http://www.rts.ch/archives/tv/culture/voix-auchapitre/3661965-trois-fureurs.html).
- 21 F. Vidal, « L'expérience mélancolique au regard de la critique », dans J. Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, op. cit., pp. 625-639.
- 22 J. Starobinski, « Breve storia della coscienza del corpo », *Intersezioni*, 1, 1981, pp. 27-41 ; *Kleine Geschichte des Körpergefühls*, trad. I. Pohlmann, Konstanz, Universitätsverlag Konstanz, 1987 / Frankfurt am Main, Fischer, 1991 ; Michel Feher, ed., *Fragments for a History of the Human Body*, part II, New York, Zone Books, 1989 (comprend aussi une traduction de « Monsieur Teste... »).
- 23 J. Starobinski, *Razonos del cuerpo*, trad. J. M. Ballorca, Valladolid, Cuatro, 1999. À l'exception de « El filósofo acostado », aucun des textes ne faisait partie d'un recueil en français. Mais cela ne rendait pas « Le philosophe couché » plus accessible. Il parut en 1991 dans des mélanges publiés à Bruxelles, puis en 1992 dans un petit volume hors-commerce réunissant les originaux français des textes parus en italien dans la revue *Sfera* entre 1989 et 1991 (voir Bibliographie). Ces textes furent donnés au public (mais en italien seulement) sous le titre de *La Coscienza e i suoi antagonisti*, trad. Marina Astrologo et Simona Cigliana, Rome, Theoria, 1995 et Milan, SE, 2000. Il s'agit d'essais très brefs, dont la concentration et l'intensité rappellent certaines pièces d'Anton Webern ou de György Kurtág. Quitte à exclure « Le philosophe couché » d'un recueil de plus grande ampleur, ils bénéficieraient à paraître en français comme ils le furent en italien, formant un cycle court et condensé.
- 24 La postface de Ballorca a été aussi publiée sous le titre « Jean Starobinski : razones del cuerpo, razones del crítico », *Revista de la Asociación Española de Neuropsiquiatría*, 19, n° 70, 1999, pp. 313-321.

## Jean Starobinski, l'histoire et la médecine

VINCENT BARRAS  
INSTITUT UNIVERSITAIRE D'HISTOIRE  
DE LA MÉDECINE ET DE LA SANTÉ  
PUBLIQUE, CENTRE HOSPITALIER  
UNIVERSITAIRE VAUDOIS-UNIVERSITÉ  
DE LAUSANNE

Le séminaire inauguré cette année à l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne s'intitule : « Quelle histoire pour la médecine et la science. – Dialogues autour d'une œuvre ».

Préoccupés d'assurer une dimension réflexive aux pratiques de recherche et d'enseignement qui se déroulent en son sein, ses initiateurs (Aude Fauvel, Francesco Panese et moi-même) sont partis d'une double interrogation : tout d'abord, qu'ont à dire l'histoire et les sciences sociales (ou *science studies*) de la médecine et de la santé aux médecins et professionnels de la santé ? Mais encore, qu'est-ce que l'histoire de la médecine et ses disciplines-sœurs ont à

partager avec les sciences historiques et sociales, ou à l'inverse, comment s'en démarquent-elles ? Il apparaît en effet que ces questions travaillent aujourd'hui en profondeur les disciplines qui constituent le socle des activités d'un institut comme le nôtre.

Et peut-être même concernent-elles un cercle plus élargi, au-delà des historiens spécialistes. En effet, il nous a paru dès le départ qu'il convenait de pousser plus loin la réflexivité



de la démarche, et d'affronter de manière critique la question des rapports unissant la médecine et l'histoire – interrogation qu'on pourrait dire fondatrice de la discipline désignée comme « histoire de la médecine » dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans les universités germaniques –; autrement dit, de rendre compte de ce que la prise en considération de son histoire peut apporter à la médecine. Et tout à la fois, il nous a semblé qu'en retournant le sens de l'interrogation, il s'agirait dans le même mouvement de réfléchir à la manière dont cet objet particulier, la médecine, pouvait bien affecter la discipline de l'histoire, voire l'ensemble des disciplines regroupées autour de celle-ci, les sciences humaines et sociales. On aura pressenti que, derrière cette préoccupation première, perçait une inquiétude : qu'en est-il de l'utilité et de l'avenir possible de nos disciplines, dans un environnement médico-sanitaire où l'investissement et le regard sont portés bien davantage par, et vers, des considérations où l'immédiateté de la réponse est de règle, de même que la recherche rentable (en termes d'efficacité instantanée), l'économie des ressources ; ou encore, la solution de leur (sur)vie passe-t-elle par le seul déploiement des *medical humanities*, tel qu'on l'observe dans plusieurs facultés de médecine ? Afin d'y répondre, une impulsion historique, une fois encore, nous a semblé la meilleure des solutions : nous allions nous mettre à dialoguer avec quelques œuvres marquantes, contemporaines ou passées, de nos différents domaines de recherche. Et tout de suite, quelles qu'en soient la proximité géographique et les circonstances personnelles, une figure majeure s'est imposée : Jean Starobinski et son œuvre d'historien de la médecine.

Il y a exactement vingt ans, en 1995, une réunion analogue rassemblait, à l'Université de Genève, quelques historiens, spécialistes de sciences humaines et médecins,

autour de la figure de Starobinski historien de la médecine. Réunissant à la fois des personnalités confirmées ainsi que des jeunes chercheurs, elle était organisée à l'occasion de ses 75 ans, et coïncidait avec la création d'une nouvelle chaire d'histoire de la médecine à l'Université de Genève (création qui devait beaucoup à l'importance de la discipline telle que Starobinski avait su l'établir tout au long de sa carrière universitaire, réussissant par l'exemple à en convaincre les autorités académiques genevoises), et la parution – annoncée alors comme imminente – d'un de ses ouvrages phares dans le domaine qui nous occupe : *Action et Réaction*<sup>1</sup>. À l'image de la leçon de méthode qui apparaît en filigrane tout au long de ce livre (lequel devait finalement paraître quatre ans plus tard), et qui peut-être constitue même l'un des enseignements majeurs, les interventions, lors de ladite réunion, visaient toutes, peu ou prou, à participer au même effort, celui qui tend à concilier deux activités de l'esprit apparemment disjointes, la médecine (et plus largement, les sciences), et l'histoire (ainsi que la critique littéraire), effort d'articulation des « deux cultures », dont il était évident aux yeux de chacun que l'œuvre de Starobinski constituait un aboutissement majeur<sup>2</sup>.

Faire mention de ces activités comme relevant de « l'esprit », c'est insister sur une dimension fondamentale de Starobinski en la matière, à savoir le fait qu'il considère la médecine, toute science appliquée soit-elle, également comme une activité de l'esprit, ou, pour le dire autrement, fondée par et dans la pensée ; dans cette mesure, la prise en considération des « idées » (quelles que soient les modalités de cet examen : sémantique historique, histoire sociale, histoire des concepts scientifiques ou des techniques, histoire institutionnelle), est une dimension cruciale de l'activité de l'historien des sciences et de la médecine. Preuve en est – je fais appel ici à mes propres souvenirs d'étudiant<sup>3</sup> – l'enseignement

que je suivais il y a quarante ans, mais qui avait débuté à la fin des années 1950 déjà, donné par Starobinski à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, également proposé aux étudiants de la Faculté de médecine (c'est dans ce contexte que je l'avais découvert), et qui était intitulé « Histoire des idées médicales ». Le contenu de cet enseignement variait d'une année à l'autre : la médecine hippocratique, l'âge d'or de l'anatomie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la mélancolie, l'essor de la physiologie moderne, la méthode anatomopathologique, Freud, la psychiatrie du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, les concepts d'action et de réaction...

*Dans cette série,  
on y lit très précisément  
comment le jeune  
Starobinski,  
fort de sa « double culture »,  
expose, bien davantage que  
des chapitres choisis  
d'histoire de la médecine,  
une réflexion d'ensemble  
sur la médecine  
et ses valeurs*

Or, dans ces cours, Starobinski ne se cantonnait pas à une « simple » histoire des « idées » (comme on le dit souvent, non sans fondement, de l'histoire traditionnelle des sciences, lui reprochant de s'intéresser trop exclusivement au développement des théories détachées de toute leur pesanteur matérielle), pas plus qu'à l'exposé linéaire du déroulement progressif des théories médicales considérées en tant que telles comme l'alpha et l'oméga de la médecine. Tout au contraire, procédant par blocs temporels ou thématiques (la physiologie, Hippocrate, la mélancolie, ...), ce qu'il nous proposait en exposant ces « idées » portées par des acteurs précis, incarnées dans des pratiques matérielles concrètes, émergeant de contextes sociaux et historiques spécifiques, c'était en réalité quelque chose comme une histoire totale de la médecine, au sein de laquelle il

insistait toutefois – c'est, me semble-t-il, ce que voulait signifier le titre de son cours – sur la dimension proprement philosophique de cette « science appliquée » (comme il se plaît à la définir). Entendues en ce sens, les « idées » peuvent bien constituer le fil conducteur d'une histoire de la médecine bien comprise. Tout autrement que des concepts imaginés et développés en dehors des contingences de la vie concrète, elles sont inséparables des mots et du langage dans lequel elles trouvent leur formulation (ce qui est au fondement de la sémantique historique de Starobinski), indissociables aussi des dispositifs sociaux, politiques, institutionnels qui les produisent ; c'est ce que le cheminement (ou la méthode) starobinskien, suivant le cours de ces « idées » à travers les différentes époques, vise à révéler.

De cela, en réalité, on aurait déjà pu s'en convaincre soixante ans plus tôt, en lisant attentivement les six articles rédigés au cours des années 1950 pour la revue *Critique*<sup>4</sup> (il s'agit des tout premiers articles portant sur la médecine et les sciences qu'il ait publiés) ; dans cette série, on lit très précisément comment le jeune Starobinski, fort de sa « double culture », expose, bien davantage que des chapitres choisis d'histoire de la médecine, une réflexion d'ensemble sur la médecine et ses valeurs. Aucun d'entre eux, en effet, n'est un travail d'histoire de la médecine au sens strict ; tous en revanche proposent, à travers la critique d'un ouvrage écrit par des médecins et scientifiques contemporains ou presque de Starobinski<sup>5</sup>, un commentaire aigu, informé, engagé à propos des enjeux les plus actuels (pour l'époque, et certainement valent-ils encore comme tels pour la médecine d'aujourd'hui), et à l'aide d'exemples significatifs tirés à la fois de la contemporanéité médicale et de son passé : le rapport de l'âme et du corps (Alexander, Rohrschach, Kuhn, Minkovska), la validité des théories totalisantes en médecine (Speransky,

Selye), la norme et la normativité en médecine (Canguilhem), et, justement aussi, la pertinence de la démarche historique dans et pour la médecine (Sigerist).

Or, ces préoccupations du jeune Starobinski médecin-historien-philosophe sonnent aussi comme des sortes de précautions méthodologiques, voire des principes plus larges. Sont particulièrement frappants, par leur constance, sa méfiance envers la médecine en tant que système global (elle vaut, selon lui, bien plus si on la considère comme une sommation de petits systèmes), son refus des totalités explicatives, et son insistance sur la nécessité de distinguer soigneusement médecine et anti-médecine (son *Histoire de la médecine* datant de 1963, contient dans ses premières lignes ce passage, qui vaut aussi comme un avertissement, à l'historien, au médecin, et au patient : « Le développement historique de la médecine ne peut se comprendre que comme l'effet d'un refus actif opposé à la pensée magico-religieuse et à tous les prestiges liés à la *tradition*<sup>6</sup>. »).

En se gardant de toute téléologie (ou peut-être faudrait-il dire plutôt que la perspective historique nous aide à nous en convaincre, par ce retour sur le passé, qui éclaire les enjeux du présent), il nous est toutefois loisible de voir, dans ce zoom amont parcouru par bonds de vingt années, la cohérence profonde, la pertinence contemporaine, de l'œuvre de Starobinski dans le domaine de l'histoire de la médecine (et, plus largement, des sciences). Celle-ci, loin de constituer un modèle méthodologique immédiatement applicable, offre plutôt, pour l'historien de la médecine d'aujourd'hui, l'exemple d'une démarche incarnée, à travers l'étude de cas soigneusement choisis pour leur exemplarité. Telle serait au fond la mission assignée à l'histoire de la médecine que Starobinski soumet à notre réflexion : la double tâche de déployer, à travers l'objet spécifique

qu'est cette science appliquée, la médecine, une histoire du destin des civilisations (est-il plus noble tâche pour l'historien ?) ; et tout à la fois, celle de proposer à la médecine et à ses acteurs non pas un récit de ses progrès triomphants, mais bien un éclairage sur les fins auxquelles ces progrès doivent être subordonnés.

#### Notes :

- 1 Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*, Le Seuil, Paris, 1999.
- 2 Voir l'article où Jean Starobinski élabore une réflexion spécifique sur ce point : « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, Paris, octobre 1977, n° 100, pp. 139-157.
- 3 À défaut d'une étude systématique, qui reste à faire, de cette part majeure de l'œuvre de Starobinski, ne serait-ce que par l'impact qu'elle eut sur celles et ceux qui y participèrent, et qui aiderait aussi à comprendre la genèse : l'enseignement universitaire et ses contenus. Voir la liste, dressée par Carmelo Colangelo, des cours donnés par Starobinski à la Faculté des Lettres de Genève entre 1958 et 1985, téléchargeable à l'adresse suivante : <http://www.nb.admin.ch/sla/03136/03558/03563/?lang=de>
- 4 « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies », *Critique*, n° 47, 1951, pp. 348-362.  
« La «sagesse du corps» et la maladie comme égarement : le «stress» », *Critique*, n° 59, 1952, pp. 347-360.  
« Le passé de la médecine », *Critique*, n° 70, 1953, pp. 256-270.  
« La connaissance de la vie », *Critique*, n° 75-76, 1953, pp. 777-791.  
« La médecine psychosomatique », *Critique*, n° 81, 1954, pp. 165-181  
« Des taches et des masques », *Critique*, n° 135-136, 1958, pp. 792-804.
- 5 Aux noms des médecins Speransky, Selye, Sigerist, Canguilhem, Alexander, Kuhn ou Mikowska dont les écrits « théoriques » font l'objet du commentaire, parfois fort critique, de Starobinski, on pourrait ajouter, glanant dans d'autres de ses travaux ultérieurs, ceux de von Uexküll, Temkin, Goldstein, Jaspers, Leriche, ... La liste ainsi constituée formerait un socle considérable de « médecins-penseurs » parmi les plus importants du xx<sup>e</sup> siècle, et dont l'impact sur la pensée starobinskienne mériterait d'être précisément évalué.
- 6 Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, Lausanne, 1963.

## Le langage esthétique au service de la pratique médicale

ALDO TRUCCHIO  
UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Plusieurs commentateurs ont déjà mis en évidence la manière dont l'expérience de médecin de Jean Starobinski a influencé son travail de critique littéraire<sup>1</sup>. Il pourrait se révéler intéressant de faire le contraire et chercher à interroger la façon dont son intérêt pour le langage esthétique a influencé sa réflexion sur la médecine et, surtout, son *activité* de médecin.

Pour commencer, il n'est pas inutile de rappeler que les parents de Starobinski étaient l'un et l'autre médecins. Aron, son père, était très engagé dans la vie publique de la ville de Genève, surtout au sein de la communauté hébraïque, et il incarnait encore la figure du médecin-humaniste typique du XIX<sup>e</sup> siècle.

À la fin des années 1940, Jean Starobinski est assistant de Marcel Raymond à l'Université de Genève et il exerce, en parallèle, aux Hôpitaux Universitaires. Son mémoire sur Stendhal révèle déjà une attention particulière pour des questions qui se situent entre la littérature et le domaine psychiatrique, telles que la conscience de soi et l'identité personnelle. Raymond apprécie particulièrement les livres sur la poésie et les éléments de Gaston Bachelard, et il conseille la lecture de ces ouvrages à ses étudiants. Ensuite, grâce à des essais tels que *La Structure du comportement* (1942) de Maurice Merleau-Ponty et *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943) de Georges Canguilhem, Starobinski a l'opportunité de connaître les théories de scientifiques qui critiquent l'approche quantitative de la science moderne, incapable, selon eux, de comprendre

la vie humaine dans ses aspects biologiques, psychologiques ainsi que culturels les plus complexes. Je me limite ici à mentionner Jacob von Uexküll et son concept d'*Umwelt*, René Leriche et ses études sur la douleur, Kurt Goldstein, Adhémar Gelb et leurs réfutations de la théorie des localisations fonctionnelles du cerveau, et surtout Karl Jaspers qui, avec sa *Psychopathologie générale* (1913), représentera, pour Starobinski, une véritable alternative à la psychanalyse freudienne.

En lisant les notes manuscrites du jeune Starobinski ainsi que ses textes des années 1940, on peut se rendre compte qu'il était déjà en train de développer un projet intellectuel complexe et cohérent, qui trouve son centre dans la question de la relation entre les langages artistiques et la science moderne. Les premières réflexions de Starobinski sur ce sujet concernent les divergences entre la science moderne qui – selon Bachelard – « s'instruit sur des systèmes isolés<sup>2</sup> », et le besoin d'unité et d'organicités qui accompagne la recherche de sens caractéristique des hommes. Le jeune critique littéraire réfléchit sur la possibilité que l'un des facteurs ayant permis l'affirmation des régimes totalitaires a été leur recherche d'unification, leur capacité de mélanger le langage esthétique des mythes avec la politique et la biologie.

Dans ses écrits de cette époque portant sur les technosciences émergentes, Jean Starobinski met en garde ses contemporains contre le danger que représente la tentation de la *reductio ad unum* vers laquelle tendent de nombreux scientifiques. Dans le Fonds Jean Starobinski, il est possible de repérer un grand nombre de notes et d'ébauches, restées inédites,

qui témoignent de ce moment originel de sa pensée. Par exemple, dans un long manuscrit sans titre sur la fonction sociale de la médecine, Starobinski affirme que, grâce à leur extrême spécialisation, les sciences ont acquis une grande rationalité et efficacité, mais au prix de toute vue d'ensemble de leur propre progrès ainsi que du partage de leurs finalités. Quand ce processus de fragmentation progressive atteint la médecine – science qui devrait s'occuper de l'homme dans sa totalité – le paradoxe devient encore plus évident. Toutefois, la solution n'est pas de chercher à tout prix une unité théorique qui puisse diriger l'application pratique des disciplines particulières<sup>3</sup>. Au contraire : l'exigence d'unité dans le champ scientifique – et *politique*, bien sûr – est l'un des objets polémiques de Starobinski.

La question de la *reductio ad unum* est également présente dans les premières publications de Starobinski sur l'histoire de la médecine. Dans des comptes rendus parus dans *Critique* entre 1951 et 1952, il met en évidence les éléments imaginatifs présents dans deux systèmes médicaux très discutés à l'époque, celui d'Alexei Speransky<sup>4</sup> et celui de Hans Selye<sup>5</sup>. Pour Jean Starobinski, ces deux médecins, avec leurs aspirations philosophiques, se laissent fasciner par un des obstacles épistémologiques déjà analysés par Bachelard, à savoir celui d'offrir à tout prix une explication unitaire à des phénomènes très différents observés en laboratoire.

Dans un texte intitulé *L'Idée d'organisme* – publié sans l'autorisation de l'auteur à Paris en 1956, mais rédigé avant cette date – Starobinski est encore plus explicite. Il avance que les biologistes ont souvent

construit leur image du corps humain « selon le modèle politique d'un état hiérarchisé ». Et que, d'autre part, les philosophes de la politique ont conçu l'État comme « une totalité organique vivante<sup>6</sup> ». À ses yeux, cet *échange de métaphores* entre les domaines scientifique et sociopolitique est l'un des facteurs qui sont à l'origine du climat culturel qui a rendu possible l'affirmation des totalitarismes au xx<sup>e</sup> siècle – même si ses origines remontent beaucoup plus loin dans le temps. L'histoire de la médecine et la philosophie de la science ont alors pour but d'éviter que cette confusion dangereuse puisse se reproduire.

Dans *La Connaissance de la vie* – sujet d'un autre compte rendu de Starobinski de la même époque<sup>7</sup> – Georges Canguilhem se plaint du manque de contributions à l'histoire des sciences, une discipline que beaucoup d'individus et d'institutions encouragent, mais qui, malgré tout, se trouve trop souvent en manque de ressources humaines et économiques. Surtout, Canguilhem se demande si elle peut apporter une contribution réelle à la recherche scientifique en proposant davantage qu'un catalogue des erreurs qui ont accompagné l'histoire humaine<sup>8</sup>. Ce sont précisément ces questions que Starobinski emmène avec lui lorsqu'il quitte Genève pour Baltimore, invité à la Johns Hopkins University par Georges Poulet, pour travailler dans le Département de langues romanes.

Le séjour aux États-Unis est l'occasion de rédiger la thèse de doctorat *ès lettres* dont il avait parlé à Raymond avant de partir – il s'agit de la magnifique étude qui sera intitulée plus tard *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*. À Baltimore, Starobinski ne manque pas de poursuivre ses recherches sur l'histoire *et sur la pratique* de la médecine.

Il suit les cours d'histoire de la médecine de Ludwig Edelstein et d'Owsei Temkin et, à l'exemple de ce dernier, assiste régulièrement aux *ward rounds*, pendant lesquels les médecins présentent à leurs collègues

les cas cliniques qu'ils jugent les plus intéressants. Il suit, en outre, les cours de psychiatrie et de neuro-ophtalmologie, ainsi que les activités du groupe d'étude en philosophie des sciences. Avec Poulet, Edelstein et Temkin, Starobinski participe aux réunions du célèbre History of Ideas Club créé par Arthur Lovejoy et dirigé, à cette époque, par George Boas. Cependant, pour comprendre l'origine de l'histoire des idées *élargie* qui sera pratiquée par Starobinski, il faut porter le regard vers Temkin, plutôt que vers Lovejoy.

Dès son arrivée à Baltimore, Starobinski offre à Temkin son premier livre, sur Montesquieu<sup>9</sup>, et son compte rendu sur Canguilhem. C'est donc en tant que critique littéraire *et* historien de la médecine que Starobinski choisit de se présenter à l'Université de Johns Hopkins. Dans son message de remerciement, Temkin admet ne pas connaître *La Connaissance de la vie*<sup>10</sup>. Dans les livres et les articles les plus remarquables de Temkin, on ne trouvera jamais cités Brunschvicg ou Bachelard, et très rarement Comte, Canguilhem et Koyré. En revanche, une grande importance est accordée aux médecins français comme Bichat, Pinel et Bernard. L'enseignement de Temkin est ainsi complémentaire, pour Starobinski, à celui de l'épistémologie française.

Temkin représente la forme la plus réussie de fusion entre la tradition allemande de Karl Sudhoff et Henry Sigerist, et celle américaine des élèves de William Osler. Grâce au système universitaire allemand de l'époque, en parallèle à sa formation médicale, Temkin avait étudié la littérature anglaise et la philosophie. Dans un article de 1975 pour *The New York Review of Books*, Starobinski propose la figure de Temkin comme l'idéal de l'historien de la médecine pour son érudition, son attention à la dimension sociale de cette discipline et ses connaissances philologiques qui lui permettent de lire les sources originales directement en grec, en latin, en arabe,

en hébreu et en d'autres langues européennes<sup>11</sup>.

*The falling sickness* (1945), une histoire de l'épilepsie, est le premier livre influent de Temkin : il sera l'une des sources d'inspiration de *l'Histoire du traitement de la mélancolie* de Starobinski. Dans ce livre, Temkin rappelle que ce n'est qu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle que la médecine devient capable de définir une affection de manière scientifique. C'est seulement à partir de ce moment que les cas cliniques ne sont plus rapportés par les médecins sous la forme d'histoires amusantes – il s'agit, soit dit en passant, de la même remarque qu'on trouvera dans la première page de *l'Histoire du traitement de la mélancolie*<sup>12</sup>.

***Dès son arrivée à Baltimore, Starobinski offre à Temkin son premier livre, sur Montesquieu, et son compte rendu sur Canguilhem.***

L'histoire d'une maladie est, pour Temkin, un mélange entre l'histoire naturelle de la maladie même et l'histoire humaine, c'est-à-dire l'étude des différentes manières à travers lesquelles les hommes l'ont diagnostiquée, soignée – mais également *décrite*. Ainsi, l'analyse historique de Temkin prend en considération les descriptions de personnages épileptiques réalisées par Dostoïevski et Zola, ainsi que l'utilisation métaphorique de la maladie faite par Nietzsche. L'idée de Temkin est que la description littéraire, poétique et subjective de l'épilepsie pourrait rendre compréhensible aux personnes qui n'en souffrent pas le « monde de l'épileptique<sup>13</sup> ». Starobinski trouve donc dans les études de Temkin la confirmation de son idée que les langages littéraires peuvent contribuer à la compréhension du monde humain avec la même légitimité que les langages scientifiques. Les échanges entre Starobinski et Temkin se poursuivent sous forme épistolaire pendant trente ans : cette correspondance témoigne d'une estime

réci-proque ainsi que d'une amitié sincère.

À son retour de Baltimore, entre 1957 et 1958, Starobinski exerce encore la médecine – c'est la dernière fois qu'il le fait de manière officielle. Ensuite il continuera à s'informer sur les progrès de cette discipline et notamment de la psychiatrie, et il offrira ses conseils aux amis et aux proches.

Jaqueline, l'épouse de Starobinski, veut se spécialiser en ophtalmologie et accepte un poste à la Clinique ophtalmologique de la Faculté de Médecine de Lausanne. Lui, de son côté, a obtenu son doctorat ès lettres, mais il n'a pas encore de contrat à l'Université de Genève. C'est pourquoi il répond à une annonce parue dans le *Journal suisse de médecine* et commence à travailler à la Clinique psychiatrique de Cery.

Il y est très frappé par les effets secondaires des thérapies pratiquées à l'époque – telles que le « choc humide », comme était appelée l'induction du coma insulinaire pour traiter les psychoses aiguës, ou l'administration à haut dosage de chlorpromazine, aux effets indésirables de type parkinsonien. Néanmoins, il reste confiant dans les progrès de la pharmacologie et ne considère jamais les hôpitaux psychiatriques comme des lieux de contrainte ou de contrôle social, mais plutôt comme des espaces où les patients ont la possibilité de se délivrer des chaînes – bien souvent réelles et pas métaphoriques – qui leur étaient imposées par la famille, l'Église et les institutions judiciaires.

À Cery, Jean Starobinski suit de près les activités du directeur Hans Steck qui, à la clinique Burghölzli de Zurich, avait été assistant de Manfred Bleuler, l'un des premiers spécialistes de la schizophrénie – terme qui, du reste, avait été proposé par Eugen Bleuler, son père. Steck soutient que le diagnostic ainsi que la thérapie des maladies mentales requièrent une grande proximité entre le patient et le médecin. Ainsi, par exemple, il s'absentait d'alcool par respect pour ses

nombreux patients alcooliques et, surtout, il conserve les peintures des internés, qui sont souvent l'objet de ses analyses. Par la suite, Steck présentera Aloïse Corbaz, l'une des figures les plus emblématiques de l'*art brut*, à Jean Dubuffet, le premier théoricien de ce courant artistique. Plusieurs œuvres de la collection de Steck ont contribué à la naissance de la Collection de l'art brut de Lausanne, en 1976.

La sensibilité de Steck et son attention au vécu du patient *dans sa totalité* touchent beaucoup Starobinski, qui commence à son tour à collectionner des dessins et plus particulièrement des textes de malades, dont certains sont aujourd'hui conservés, et réservés, dans le Fonds de Berne<sup>14</sup>. Ces messages et lettres, écrits par des femmes et des hommes internés pour des raisons différentes, ont en commun une tendance à un type de paranoïa que la psychiatrie classique nomme « *querulence* ». Il s'agit d'un délire de revendication identifié à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, caractérisé par une tendance obsessionnelle à porter plainte auprès d'autorités politiques et judiciaires les plus différentes afin de dénoncer les abus subis – des abus décrits de façon exagérée, voire complètement imaginaire. Les lettres conservées par Starobinski sont adressées à des rois, des ministres, des consuls et des chefs de police, afin de dénoncer les vexations subies à Cery. Juste avant d'obtenir une chaire *ad personam* d'histoire des idées à l'Université de Genève, Jean Starobinski avait donc l'intention de recommencer à travailler sur des thèmes liés à la psychiatrie, tout comme il l'avait fait à partir de son mémoire de licence, mais cette fois d'un point de vue médical et pas seulement littéraire.

En tant que médecin, Starobinski maintient une grande attention aux deux langages, esthétique et scientifique, et surtout, encore une fois, à la distinction correcte de leurs champs d'application respectifs. Il ne se limite pas à étudier la littérature et la

médecine, le langage esthétique et scientifique : ses recherches portent davantage sur les influences que les disciplines humanistes et scientifiques exercent mutuellement à partir de la modernité ainsi que *sur leurs luttes constantes pour occuper le champ de l'autre*. Notre réalité est issue de cette bataille perpétuelle. Ainsi, même dans ses études les plus pointues, Jean Starobinski se donne la tâche éthique de répondre aux urgences du présent en restant à l'écoute du passé.

Notes :

- 1 Cf. surtout Bartolo Anglani, « Jean Starobinski o la malinconia », in *Lectures*, n° 14, Giugno 1984, pp. 199-211 ; Jean Molino, « La relation clinique ou Jean Starobinski dans la critique », in *Jean Starobinski*, Centre George Pompidou, Paris, 1985, pp. 37-72 ; François Azouvi, « Histoire des sciences et histoire de mots », in *Jean Starobinski*, op. cit., pp. 85-102 ; Hans Robert Jauss, « Jean Starobinski et l'archéologie de la modernité », in *Jean Starobinski*, op. cit., pp. 113-128 ; Id., « Einleitung » pour Jean Starobinski, *Kleine Geschichte des Körpergefühls*, Konstanz, Universitätsverlag Konstanz, 1987, pp. 9-12 ; Vincent Barras, « Entretien avec Jean Starobinski », in *Médecine et Hygiène*, 48, nn. 1862 et 1863, 14 et 21 novembre 1990, pp. 3.294-3.297 et 3.400-3.402 ; Claudio Pogliano, « Il bilinguismo imperfetto di Jean Starobinski », in *Intersezioni*, x, n° 1, 1990, pp. 171-183 ; Fernando Vidal, « Jean Starobinski and the History of the Human Sciences », in *History of the Human Sciences*, n° 5, 1992, pp. 73-85, maint. in Jean Starobinski, *Razones del cuerpo*, Valladolid, Cuatro Ediciones, 1999 ; Oliver Pot, « La mélancolie comme forme symbolique », in *Bilan de l'École de Genève, Actes du colloque polono-suisse de Varsovie, mai 1992*, Varsovie, Éditions de l'Université (Les Cahiers de Varsovie), 1995, pp. 29-48 ; Fernando Vidal, « La « fine peau » de l'apparence : style et présence au monde chez Jean Starobinski », in *Jean Starobinski en mouvement*, Champ Vallon, Seyssel, 2001, pp. 216-227 ; Gérard Danou, « Sur une photographie d'un jeune homme en médecin, ou de l'expérience clinique à l'expérience critique », in *Jean Starobinski en mouvement*, op. cit., pp. 228-234 ; John E. Jackson, « Starobinski et Baudelaire : une affaire de distance »,

in Jean Starobinski en mouvement, *op. cit.*, pp. 112-121; Carmelo Colangelo, *Jean Starobinski. L'apprentissage du regard*, Genève, Zoé, 2004; Françoise Balibar, « Les vagues d'Eddington et le cheval de Newton », in *Critique*, nn. 687-688, sept. 2004, pp. 631-641; Fernando Vidal, « L'expérience mélancolique au regard de la critique », postface à Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, pp. 625-639; Aldo Trucchio, « Jean Starobinski, lecteur de Gaston Bachelard au début des années 1950 », in *Bulletin du Cercle d'études Jean Starobinski*, n° 6, 2013, pp. 8-9 et 15-16; Fernando Vidal, « L'arc-en-ciel de la mélancolie. Quelques pistes dans l'œuvre de Jean Starobinski », in *Bulletin du Cercle d'études Jean Starobinski*, n° 6, 2013, pp. 3-7; Aldo Trucchio, « Jean Starobinski e la storia della medicina », in *S&F, Web rivista di scienza e filosofia*, n° 11, 2014.

- 2 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938, p. 109.
- 3 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, boîte 5, texte manuscrit, 34 pp. numérotées.
- 4 Jean Starobinski, « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies », in *Critique*, n° 47, avril 1951, pp. 348-362.
- 5 J. S., « La sagesse du corps et la maladie comme égarement : le stress », in *Critique*, n° 59, avril 1952, pp. 347-360.
- 6 J. S., « *L'idée d'organisme* », Paris, Centre de documentation universitaire, 1956, p. 3.
- 7 J. S., « La connaissance de la vie. Georges Canguilhem », in *Critique*, nn. 75-76, août-sept. 1953, pp. 77-91.
- 8 Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1952, p. 49.
- 9 Jean Starobinski, *Montesquieu par lui-même*, Paris, Seuil, 1953.
- 10 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, lettre de Temkin à Starobinski, 14 janvier 1954.
- 11 J. S., « The dominant doctor », recension de *Galenism* de O. Temkin, in *The New York review of books*, 22 juin 1975, pp. 15-18.
- 12 J. S., *Histoire du traitement de la mélancolie, des origines à 1900*, Bâle, J.R. Geigy, Acta Psychosomatica, vol. 3, 1960, p. 9.
- 13 Cf. O. Temkin, *The Falling Sickness. A History of Epilepsy from the Greeks to the Beginnings of Modern Neurology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1971, pp. 381 ss.
- 14 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, boîte 221.

## LES INÉDITS DU FONDS

# Gaëtan Picon et Jean Starobinski : une rencontre critique

À la mémoire de P.-A. Picon

AURÉLIA MAILLARD DESPONT  
FNS-UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

« [...] vous me révélez un texte étonnant, et vous le révélez d'une façon admirable ; vous le rapprochez de nous, tout en lui donnant son plus large contexte historique et poétique. Votre introduction est de la très grande critique, développant tous les pouvoirs de la compréhension, dans un nombre considérable de dimensions ; et c'est surtout de la critique nourrie d'amour pour l'objet analysé. (On oublie trop souvent cette condition préalable<sup>1</sup>.) »

Dans ce billet daté du 13 juin 1970, Jean Starobinski commente l'introduction de Gaëtan Picon à la réédition au Seuil de *L'Étudiant* de Jules Michelet<sup>2</sup>. Cette réaction à vif, aussi succincte qu'elle est riche, se déploie sur deux plans distincts, contextuel et conceptuel. Appréciant simultanément une option critique particulière et l'acte critique en général, Jean Starobinski saisit l'occasion que lui tend le texte de son ami et confrère pour réaffirmer leur conception commune de la critique comme relation particulière avec une œuvre elle-même inscrite dans le monde. Tentons de suivre l'une et l'autre dimension, en explorant les précieux apports d'une correspondance rare, incomplètement conservée probablement et dont nous espérons découvrir encore de nouvelles pièces<sup>3</sup>.

Dans la première partie de son introduction intitulée « L'Étudiant, Marx et le mois de mai », Gaëtan Picon entendait dégager les analogies entre les propositions socio-pédagogiques de Jules Michelet, l'utopie révolutionnaire marxiste et le mouvement étudiant de mai 68<sup>4</sup>.

Ce programme est inscrit dans une actualité relativement récente à laquelle le critique tente de donner une réponse dépassionnée. Ébranlé par une revendication dont il n'aura accepté ni la cible ni la violence, Gaëtan Picon tente dans sa préface de réconcilier rejet de l'Histoire et conscience historique, en démontrant le caractère vivant de la relation au passé. Dans le même temps, il livre sans pudeur la nature de son rapport à l'art, rapport esthétique certes, irrémédiablement culturel toutefois.

Gaëtan Picon et Jean Starobinski ont observé, à l'égard des mouvements estudiantins de 68, une même réserve sceptique et indulgente, interrogeant moins les fondements d'une révolte liée à un âge de la vie – et à cet égard nécessaire, passagère, et souvent réversible – que ses moyens, à savoir le rejet de la notion de culture et des valeurs du passé. Témoin des événements au travers de l'« écho caricatural » que lui tendent les étudiants genevois, Jean Starobinski rejoint intimement les propos publiés par Gaëtan Picon dans les pages du *Monde*, propos qui valurent à leur auteur d'amères critiques dans les milieux intellectuels et artistiques parisiens<sup>5</sup> : « je viens de lire avec la plus grande satisfaction votre article du Monde. Vous dites avec force ce qu'il faut dire, – ce que d'ailleurs ne semblaient pas vouloir entendre, à Genève, nos étudiants "contestataires". (Car le refus de la "culture de classe" s'est répandu jusque chez nous) Ce sont les arguments de votre conclusion que j'ai tenté de faire admettre : je disais aux étudiants que les arguments par lesquels ils entreprenaient de récuser l'Université – expression fatale d'une société



mauvaise – se retournaient contre eux-mêmes (fils de bourgeois), à moins qu'ils n'admettent une res-source de la négativité, qui leur permettrait d'être authentiquement des contestataires, mais au prix d'un partage de ce privilège avec les artistes et les critiques qui les précèdent<sup>6</sup>. »

La chronique en question, parue dans la rubrique « Les Formes et l'Esprit » que tient Gaëtan Picon entre 1966 et 1969, s'intitule « Contestation et culture<sup>7</sup> » et se conclut sur ces mots : « Picasso commémoré n'est plus Picasso, Rimbaud enseigné n'est plus Rimbaud. Il reste à les découvrir dans leur esprit rebelle à toute culture. Il reste à garder le feu. » Ce très convaincant rappel de la force de refus à l'origine des démarches créatrices les plus indéniablement modernes, fonctionne comme un garde-fou contre la volonté de table rase qui domine l'idéologie de mai 68.

Il n'est pas pour Gaëtan Picon de rapport possible à l'art, partant au monde, sans fondement culturel : identité et perceptions sont en jeu, sans lesquelles l'on ne saurait s'engager dans la relation aux œuvres. Or, nous touchons là à la seconde dimension évoquée, celle de la conception de l'acte critique. Fort à propos, l'évocation du *feu qu'il s'agit de garder* nous reporte à l'une des grandes caractéristiques du discours critique de Gaëtan Picon, par ailleurs relevée par Jean Starobinski dans sa réaction au *Michelet*, qu'est son adhésion aimante aux œuvres abordées. À cette condition s'élève une parole critique authentique, à cette condition encore est conservée la puissance – existentielle, insurrectionnelle, révélatrice, consolatrice, esthétique, vitale enfin – de l'œuvre d'art qui n'est jamais lettre morte, témoin stérile d'un passé silencieux, mais toujours agissante dans l'espace de la rencontre esthétique.

En 1961 déjà, cet enjeu dictait le propos de Jean Starobinski, qui saluait la parution du recueil *L'Usage de la lecture*<sup>8</sup>, y retrouvant le déploiement d'une exégèse exemplaire par

sa réceptivité particulière et toujours singulière aux œuvres abordées, tenue loin de toute approche systématique, de toute méthodologie : « Votre critique a tout ensemble la plus grande fermeté et la plus grande souplesse, elle est guidée par la plus lucide exigence, mais donne à sentir le grain de l'œuvre, le frisson du contact. [...] on y sent partout la même vigilance, mais non le même "système", le même parti pris méthodique. La rencontre est réussie à chaque fois<sup>9</sup>. »

Dans l'écart qui sépare la vigilance du système, Gaëtan Picon a logé le principe d'une critique née de l'expérience des œuvres et maintenue dans un discours de proximité. Son attitude témoigne du refus de sacrifier une expérience vivante et personnelle de l'art au diktat de la théorie – lequel façonne distinctement la critique littéraire de son temps. Très certainement est-ce dans cet alliage de connaissance et d'expérience, de rigueur et de vigilance, mais encore d'aspiration et d'amour de leur objet – le langage, son écart –, que Gaëtan Picon et Jean Starobinski, critiques, se *rencontrent*.

#### Vient de paraître :

Aurélia Maillard Despont, *Présence critique de Gaëtan Picon*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

#### Notes :

- 1 L.a.s. de J. S. à G. Picon, 13 juin 1970, Fonds Gaëtan Picon, IMEC.
- 2 *L'Étudiant* réunit la matière d'un cours donné par l'historien Jules Michelet dans les dernières heures de la Monarchie de Louis-Philippe, enseignement interrompu sur arrêté ministériel dès sa troisième leçon en janvier 1848.
- 3 Les lettres adressées par Gaëtan Picon à Jean Starobinski sont conservées aux Archives littéraires suisses à Berne, alors que les lettres de Jean Starobinski à Gaëtan Picon sont déposées à l'Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine à Caen. Nous remercions les ayants droit de ces deux fonds pour l'accès qui nous est accordé, et leur autorisation de les reproduire ici.
- 4 Entre *L'Étudiant* de 1848 et l'étudiant de 1968, Picon relève de troublantes

affinités. Du côté des contenus, il retient l'affirmation de la jeunesse comme classe sociale, l'idée de la mission révolutionnaire des minorités, la récusation de la culture en tant que privilège, ou encore le projet de contre-éducation ; du point de vue du médium, l'exaltation de l'efficacité de la parole par rapport à l'écrit.

- 5 Ces propos seront en outre déclencheurs de la rupture entre Gaëtan Picon et les membres du comité de *L'Éphémère*, Yves Bonnefoy, André du Bouchet et Louis-René des Forêts.
- 6 L.a.s. de J. S. à G. Picon, 6 août 1968, Fonds Gaëtan Picon, IMEC.
- 7 Gaëtan Picon, « Contestation et culture », *Le Monde*, 6 août 1968.
- 8 Les deux volumes de *L'Usage de la lecture* paraissent au Mercure de France en 1960 et 1961 respectivement. Ils réunissent des chroniques livrées par Gaëtan Picon à diverses revues, dont le *Mercure de France*. Le titre du recueil pose avec justesse le caractère ouvert de l'exégèse piconienne, réceptive aux propositions de l'œuvre.
- 9 L.a.s. de J. S. à G. Picon, 7 janvier 1961, Fonds Gaëtan Picon, IMEC.

#### JEUNES CHERCHEURS

## Les thèses

#### MARTA SÁBADO

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE  
PARIS III

En septembre 2014 je commençais une thèse sur l'« École de Genève » sous la direction de Tiphaine Samoyault. Aujourd'hui, après une première année de lectures et deux semaines passées aux Archives littéraires suisses, je reviens sur mon projet initial pour essayer de le préciser et de le redéfinir. Vaste projet, en effet, que d'essayer de comprendre cette constellation que l'on appelle par commodité « École de Genève ». Et peut-être est-ce pour cette raison qu'elle s'accompagne aussitôt d'une note de bas de page, d'un commentaire entre parenthèses ou de plusieurs phrases subordonnées qui nuancent et avertissent de l'insuffisance de cette appellation pour cerner des critiques littéraires si

différents. Cet embarras révèle tout ce qui sépare ces auteurs, quand bien même leurs noms continuent à être associés. Cette unité hétérogène trouve son bien-fondé, on le sait, dans l'idée d'une même approche des textes, d'un même *ethos* critique. Mais lorsque l'on essaie de comprendre *pratiquement* cet ensemble, il se révèle insaisissable, fuyant en tous sens. Telle a été notre expérience, maintes fois répétée, au long de cette première année. Il nous faut donc accepter de travailler constamment à l'intérieur d'une contradiction : il n'y a pas d'« École de Genève », et pourtant elle constitue le point de départ de notre travail. Il nous faut aussi créer une « méthode » pour penser et aborder cet objet qui est lui-même une création<sup>1</sup>.

Mais de la théorie à la pratique il y a tout un chemin à faire. Michel Deguy, dans son compte rendu sur *Les Métamorphoses du cercle* dans *Critique*, se demandait : « [...] peut-il y avoir une critique de la critique ? Un examen aussi pertinent, suggestif et érudit que celui de Georges Poulet laisse-t-il par sa nature quelque chose en dehors de lui qui puisse être dit par son lecteur simplement parce qu'il est un lecteur<sup>2</sup> ? » Ce silence que certaines grandes œuvres critiques inspirent pourrait aussi bien se dire à propos des livres de Jean Starobinski ou de Jean-Pierre Richard. Au lieu de dire quelque chose sur les œuvres, nous aimerions les laisser se dire : non pas le quoi, mais le comment, le chemin qu'elles empruntent et la destination qu'elles se fixent. Toutes les études de fond qui ont été consacrées jusqu'ici à l'« École de Genève<sup>3</sup> » dédient un chapitre à chaque critique, en soulignant leurs points communs et leurs différences. Accepter la contradiction foncière de l'« École de Genève » et inventer une façon de l'aborder passe donc par la création d'un nouvel espace où confronter ces œuvres *ensemble*<sup>4</sup>.

Et cet espace, nous proposons de le créer à partir de deux axes : l'histoire (à la fois avec un petit et un grand « h »), et un imaginaire de la

pensée critique. C'est en raison de ces deux approches que notre séjour aux Archives littéraires suisses a été décisif pour donner une direction et une forme – un essai de forme – à nos recherches. La consultation de la correspondance inédite entre Jean Starobinski, Georges Poulet et Jean-Pierre Richard (un total de plus de 200 lettres) nous a permis de donner de la « chair » autour des pensées et des œuvres de ces auteurs. Et ce, dans un double sens : une chair historique et une chair affective, qui toutes les deux placent ces œuvres dans un espace commun. Les échanges épistolaires illustrent au fur et à mesure des années la naissance – dans les marges – d'une nouvelle sorte de critique et la solitude qu'éprouvaient ces trois auteurs, pour s'inscrire ensuite dans une Histoire connue (celle de la « nouvelle critique française »), mais toujours *vécue* de la périphérie. Les lettres montrent également la lecture attentive qu'ils se faisaient les uns des autres, si ce n'est en s'influençant, du moins en s'encourageant à faire « notre critique », comme il arrive qu'ils en parlent, sans savoir – ni chercher à – la définir exactement. Comme on le sait, hormis Starobinski qui a davantage écrit sur sa conception de la critique, Poulet comme Richard ont très peu de textes théoriques sur leur propre pratique. C'est pour cette raison que la lecture d'une correspondance privée était très importante pour saisir à la fois la genèse de leurs œuvres, la façon dont ils en parlent entre eux, comment ils sentent et vivent leur *pratique* de critique. Sur ce point nous rejoignons notre deuxième axe, à savoir un « imaginaire de la critique ». Dans une lettre du 27 juin 1962, Jean-Pierre Richard écrit à Georges Poulet : « Ce qu'il faudrait [...] essayer de faire un jour [...], c'est d'essayer de qualifier le geste critique de chacun d'entre nous, la nature exacte de sa prise, de son style d'appréhension [...] »<sup>5</sup>. Ce *geste* s'inscrit dans un espace qui est celui de l'imaginaire de la critique, à

la fois intellectuel et affectif, parfois même charnel (*la prise*). Comment dans le commentaire des œuvres se dessine un style de pensée, ou plutôt un chemin de pensée ? Est-ce dans ces images, dans ces mouvements de pensée, dans ces figures qui reviennent d'un critique à l'autre, que l'on peut identifier l'essence qui rassemble des auteurs si différents autour d'un même centre ? Peut-on affirmer que cet imaginaire de l'acte critique comble en quelque sorte l'absence de textes théoriques, et révèle leur démarche tout en éclairant leur expérience de la littérature ?

En tout cas, c'est cet imaginaire qui contribue à faire des œuvres critiques « une œuvre à son tour<sup>6</sup> », pour le dire avec les mots de Jean Starobinski, trait qui distingue spécialement les entreprises de Starobinski et de Jean-Pierre Richard qui ont, chacun de leur côté, bâti une œuvre critique singulière et unique. Ils sont aussi, parmi tous les membres du groupe genevois, ceux dont les œuvres continuent à avoir aujourd'hui un important retentissement<sup>7</sup>. De plus, tant Jean Starobinski que Jean-Pierre Richard ont exprimé l'importance « séminale » qu'a eue la personne et la pensée de Georges Poulet dans leurs débuts de critique. Ainsi, ces deux œuvres qui sont contemporaines et pourtant relativement éloignées dans les thèmes qui les portent, se rejoignent à travers la figure de Georges Poulet. La correspondance montre l'histoire d'une amitié intellectuelle qui s'épanouit à l'intérieur d'une Histoire de la critique littéraire de langue française dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle ; puis une pensée sur la littérature – celle de Poulet – dont Starobinski et Richard s'affranchissent peu à peu. Les premiers textes de ces deux critiques sont, selon leur propre aveu dans certaines lettres, écrits avec l'arrière-pensée d'un lecteur « idéal » qui est Georges Poulet lui-même ; mais le passage des années montre un renversement, et c'est bientôt Poulet qui se trouve « dépassé » par ses jeunes amis et qui est alors dans

une position d'admiration – parfois de désaccord – par rapport à l'œuvre à part entière que sont devenues les critiques de Starobinski et Richard.

La figure de Georges Poulet nous a donc semblé une porte d'entrée privilégiée pour aborder concrètement notre étude, dans la mesure où elle constitue un véritable vase communicant pour dissoudre l'éclectisme qui caractérise l'« École de Genève ». De la même génération qu'Albert Béguin et Marcel Raymond, Poulet commence à publier au même moment que Jean Starobinski, Jean Rousset et Jean-Pierre Richard, considérés, eux, comme faisant partie de la deuxième génération de cette tradition genevoise. Influencé par les critiques de *La Nouvelle Revue Française* comme ses contemporains, mais aussi par Raymond et Béguin, il joue, on l'a dit, un rôle déterminant pour les débuts de Starobinski et Richard. C'est à lui aussi que l'on doit l'expression « École de Genève ». Ainsi, au lieu d'essayer de comprendre l'« École de Genève » comme l'ont fait la plupart des travaux jusqu'à aujourd'hui, en suivant une évolution qui tiendrait compte d'un ordre chronologique, allant de Marcel Raymond à Jean Starobinski et Jean-Pierre Richard, nous proposons de penser cette constellation à partir d'une étoile centrale – dont la centralité même sera matière à questionnement – Georges Poulet, dont la personne, l'œuvre et la pensée, se trouvent à cheval entre deux générations, deux moments historiques et intellectuels. Qu'est-ce qu'il a retenu et intégré des enseignements de Raymond, Béguin et des critiques de *La N.R.F.* ? Qu'a-t-il transmis à son tour à Jean Starobinski et à Jean-Pierre Richard ? C'est dans ce mouvement (à la fois en avant et en arrière) qui passe par la figure du critique belge, qu'il nous semble possible de dégager certaines lignes permettant de créer un espace commun pour approcher différemment cette « École » critique.

Pour aborder concrètement cette histoire de la nouvelle critique

française et l'analyse d'un imaginaire de la critique, un travail sur les idées, les termes ou les « concepts » qui ont guidé leur geste s'impose. Nous en avons choisi trois : le thème, la lecture et la subjectivité. Ils nous semblent assez larges pour permettre d'aborder conjointement l'hétérogénéité propre des trois auteurs, mais aussi assez riches et complexes pour donner lieu à une véritable réflexion de fond sur leur pratique de la critique. Ces notions forment en réalité un entrelacs qu'on ne saurait séparer et permettent d'entamer une réflexion *commune, traversante*, des trois œuvres critiques. De plus, chacune porte en germe une série d'autres notions : la structure, la relation, l'identification, la répétition, l'unité, pour n'en nommer que quelques-unes. Loin de déboucher sur un éparpillement, elles nous permettront, selon la manière dont nous concevons notre objet (une constellation), d'aborder les œuvres en tournant à notre profit ce qui peut être perçu comme un obstacle, à savoir son hétérogénéité. Ainsi, nous souhaiterions construire une sorte d'« abécédaire » de l'« École de Genève ». Ces idées permettront en dernière instance de faire dialoguer les trois pensées avec la grande Histoire – littéraire, philosophique et critique principalement – dont elles sont issues et à l'intérieur de laquelle elles ont évolué. Ce travail par notions rejoint également l'idée d'un imaginaire critique, car elles portent l'empreinte d'une façon particulière de penser et d'imaginer la littérature et l'acte critique.

Dans le prolongement de ce groupe de Genève il existe aujourd'hui des critiques qui s'inscrivent dans son sillage, de façon latente. Par la création d'une nouvelle façon d'aborder l'« École de Genève » et les textes critiques en général – en soulignant le geste, le comment – nous aimerions que notre travail rejoigne une interrogation sur la pratique de la critique littéraire, non pas comme simple production de

textes sur les textes, mais comme création de pensée et de sensibilité. Mais, pour l'instant, nous ne sommes qu'au début du chemin...

Notes :

- 1 C'est Georges Poulet qui a commencé à parler d'une « École de Genève » même si aucun de ses membres ne se reconnaissait dans cette appellation. Plus tard, Poulet est revenu sur ses propos. En réalité, comme l'explique Stéphanie Cudré-Mauroux, « l'École de Genève devait se concevoir, dans l'idée de Georges Poulet comme un contrepoids utilisé non pas pour imposer un programme, [...] mais paradoxalement, pour offrir un champ d'expression à des personnalités critiques dont l'érudition et les approches étaient [...] aussi diverses que novatrices », in « Amitiés épistolaires de Georges Poulet », *Critica litterara. Critica letteraria. Critique littéraire. Literaturkritik, Quarto, Revue des archives littéraires suisses*, 15/16, Berne, 2001, p. 84. Les lettres qui se trouvent dans le Fonds Georges Poulet à la Bibliothèque nationale suisse confirment cette situation d'isolement intellectuel dans laquelle Poulet se sentait, et rendent compréhensible son besoin de donner une certaine cohésion à un genre de critique littéraire qui était en train de se faire par lui et par ses amis genevois.
- 2 Michel Deguy, « La sphère et ses habitants », *Critique*, n° 181 (juin 1962), pp. 495-508.
- 3 Le seul texte à notre connaissance qui tente d'approcher conjointement l'« École de Genève », c'est-à-dire sans diviser le texte en fonction des différents membres du groupe, mais par les thèmes et idées qui les relient les uns aux autres, est l'introduction d'Olivier Pot, « Jalons pour une critique en mouvement », dans *Œuvres et critiques*, xxvii, 2, « La critique littéraire suisse. Autour de l'École de Genève », Tübingen, Günter Narr Verlag, 2002.
- 4 Nous avons choisi de nous concentrer principalement sur trois critiques : Georges Poulet, Jean Starobinski et Jean-Pierre Richard pour des raisons qui sont explicitées plus avant.
- 5 L.a.s. de J.-P. Richard à Georges Poulet, 27 juin 1962, Fonds Georges Poulet, Bibliothèque nationale suisse, B-2-RIC.
- 6 Jean Starobinski, *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1971, p. 55.
- 7 Tant Starobinski que Richard continuent à travailler encore activement leurs dernières publications datant respectivement de 2012 et 2014.

## Amis de la poésie : correspondance inédite entre Benveniste et Starobinski<sup>1</sup>

ALESSANDRO CHIDICHIMO  
UNIVERSITÉ DE GENÈVE, FPSE TALEs

En mars 1943, le linguiste français Émile Benveniste (1902-1976) parvient à franchir la frontière suisse, après dix-huit mois passés dans les camps pour prisonniers de l'armée française, après son évasion et le passage en Zone Libre, où il s'était réfugié à cause des persécutions faites aux Israélites. Benveniste est interné dans plusieurs camps de réfugiés suisses avant de pouvoir s'installer à Fribourg<sup>2</sup>. Pour parvenir à faire sortir Benveniste de ces camps, le Père Jean de Menasce (1902-1973), professeur à Fribourg et cousin de l'écrivain Georges Cattai (1896-1974), avait cherché le soutien d'autres personnes intéressées au sort de Benveniste. Dans le comité des personnalités à plaider auprès des Villes de Genève et de Fribourg pour la libération et l'accueil de Benveniste, il y avait entre autres les linguistes genevois, élèves de Ferdinand de Saussure (1857-1913), Charles Bally (1865-1947) et Albert Sechehaye (1870-1946) – ce dernier déjà professeur de Jean Starobinski à l'Université de Genève – et, enfin, Marcel Raymond (1897-1981<sup>3</sup>). Ce sera grâce aux liens avec Raymond et aux activités de la revue *Lettres*, fondée en 1943, que Benveniste et Starobinski auront l'occasion de se rencontrer. Jean Starobinski vient d'obtenir sa licence avec un mémoire de littérature française intitulé *La Connaissance de soi chez Lucien Leuwen* défendu justement chez Marcel Raymond, et il a commencé, en 1942, des études de médecine<sup>4</sup>. D'autres personnalités seront à cette même époque en contact tant avec Benveniste que Starobinski. En effet, à Fribourg, Benveniste découvre une communauté d'intellectuels, suisses et étrangers,

ayant accueilli leurs pairs réfugiés. Mentionnons, entre autres, le philologue italien Gianfranco Contini (1912-1990), qui occupait à Fribourg la chaire de philologie romane. Contini sera le voisin de Benveniste à l'avenue du Moléson et restera en contact avec lui tout au long de sa vie. En 1944, Contini écrira un article pour le numéro monographique de la revue *Lettres* consacré à l'Italie.

La première rencontre entre Benveniste et Starobinski a lieu vraisemblablement à Genève à la fin août, ou au début septembre 1943. Benveniste avait obtenu un permis pour aller rendre visite à ses amis genevois et c'est à ce moment qu'il a probablement l'occasion de rencontrer les membres de la *Société genevoise de linguistique*<sup>5</sup>, ainsi que Starobinski. Après cette rencontre, une brève correspondance s'établit entre eux. Il y aura au moins une visite de Starobinski à Fribourg déjà signalée par Georges Redard (1922-2005) selon lequel Starobinski a rencontré Benveniste chez François Esseiva (1905-1967) qui avait mis à sa disposition un appartement à Fribourg : « La conversation de Benveniste m'a fasciné, rapportera Jean Starobinski, et je me souviens d'avoir regretté, à ce moment, d'avoir à mémoriser l'anatomie<sup>6</sup> ». Trois lettres sont conservées dans le Fonds Jean Starobinski aux Archives littéraires suisses.

Du côté des études sur Benveniste, à l'exception de cette mention de Redard, il n'y a pas de référence à ce lien. Malheureusement, les lettres de Starobinski à Benveniste ne semblent pas avoir été conservées et manquent dans les archives Benveniste à Paris (Collège de France et BNF). L'échange épistolaire avec Starobinski est intéressant à plusieurs titres. D'abord, parce qu'il nous dévoile des informations inédites sur

le réseau suisse de Benveniste. Ensuite, parce qu'il est question des lectures de Benveniste et de ses relations de l'époque avec Pierre Emmanuel (1916-1984) notamment, rencontré déjà à Lyon avant la fuite en Suisse<sup>7</sup> : « Le plaisir que j'ai pris à lire et relire les *Cantos*<sup>8</sup>, heureusement réunis et noblement présentés, m'a fait différer de vous remercier : je pensais vous demander de transmettre à Pierre Emmanuel un mot personnel, que vous auriez peut-être su acheminer par des voies plus sûres que la correspondance ordinaire<sup>9</sup>. » L'estime entre Benveniste et Pierre Emmanuel semblait réciproque. Le 12 août 1943, Pierre Emmanuel écrivait en effet dans une lettre à Cattai : « Fribourg abrite maintenant un homme que je tiens en extrême considération et qui fut, je crois, le maître du Père de Menasce, Benveniste. Il faut que vous le connaissiez : l'acuité de son jugement, son sens de l'évolution des symboles, sont d'une richesse de suggestion bien rare, et dont je souhaite vivement que vous puissiez jouir<sup>10</sup>. » Au cours des rencontres entre Benveniste et Starobinski il était question des recherches de ce dernier sur Kafka et de ses traductions<sup>11</sup>. L'intérêt de Benveniste pour la littérature n'était pas anecdotique. À Paris, durant ses années d'études, il s'était notamment lié au mouvement surréaliste<sup>12</sup> et continuera à s'occuper de littérature comme on peut le voir, par exemple, dans ses nombreuses notes à propos de Baudelaire<sup>13</sup>.

Après la guerre, une seule lettre d'Émile Benveniste à Jean Starobinski a été conservée ; elle date de 1967<sup>14</sup>. Cette année-là, au moment où le structuralisme arrivait à son apogée<sup>15</sup>, Benveniste a publié le premier volume de l'ouvrage qui le rendra célèbre dans le domaine des sciences

humaines, *Problèmes de linguistique générale*, peu de temps avant que la maladie ne le condamne à l'infirmité. C'est à ce moment que Starobinski lui envoie son article sur Rousseau et l'origine du langage<sup>16</sup> auquel fait suite ce mot de Benveniste :

« Votre analyse pénétrante en fait une contribution de valeur non seulement à la connaissance de Rousseau, mais à cette histoire philosophique du langage en France qui

nous manque encore. Rousseau est précisément celui chez qui la réflexion sur le langage engage plus proprement l'être de l'homme et l'être de la société. Vous avez bien marqué à la fois les liaisons et les discordances que Rousseau a introduites à ce point de vue dans la pré-histoire des langues<sup>17</sup>. »

On ne peut pas s'empêcher d'entendre dans ces mots de Benveniste un écho des *Problèmes de linguistique*

*générale* où il est question entre autres de la relation entre le langage et l'homme, où cet être de l'homme et cet être de la société sont inextricablement liés au langage<sup>18</sup>.

#### Manuscrits consultés

Archives littéraires suisses, Berne, Fonds Jean Starobinski.  
Bibliothèque de Genève, *Manuscrits français* 1999, *Société Genevoise de Linguistique* [Ms.fr. 1999]

## Trois lettres de Benveniste à Starobinski

8 avenue du Moléson  
Fribourg, le 17 Sept. 43

Cher Monsieur,

J'ai reçu avec plaisir votre lettre, et les livres dont vous avez l'amabilité de vous souvenir à mon intention<sup>19</sup>. Dans l'étude sur Kafka j'ai retrouvé quelques-uns des thèmes de notre conversation, et d'autres encore, qui prêteraient à de longues réflexions. De tout cela et du livre de Parain, qui est décevant, nous nous entretiendrons ici, si, comme je l'espère, vous passez à Fribourg à la fin de la semaine prochaine<sup>20</sup>. En attendant, merci et mes bien cordiaux sentiments,

E Benveniste

Fribourg, le 20 Mai 44

Cher Monsieur,

Le plaisir que j'ai pris à lire et relire les Cantos, heureusement réunis et noblement présentés, m'a fait différer de vous remercier : je pensais vous demander de transmettre à Pierre Emmanuel un mot personnel, que vous auriez peut-être su acheminer par des voies plus sûres que la correspondance ordinaire. Mais je m'aperçois que mes lettres, depuis peu, touchent assez régulièrement leurs destinataires, ce qui m'encourage à lui écrire directement.

Il me reste donc à vous dire merci et à vous féliciter d'avoir assuré avec tant de soin et de goût une publication qui réjouira les amis de l'auteur, qui sont les amis de la poésie.

Avec mes sentiments bien cordiaux,  
E Benveniste

1, rue Monticelli  
Paris-14<sup>e</sup>  
Le 24 Mai 1967

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir envoyé votre article sur „Rousseau et l'origine des langues”. Votre analyse pénétrante en fait une contribution de valeur non seulement à la connaissance de Rousseau, mais à cette histoire philosophique du langage en France qui nous manque encore. Rousseau est précisément celui chez qui la réflexion sur le langage engage plus proprement l'être de l'homme et l'être de la société. Vous avez bien marqué à la fois les liaisons et les discordances que Rousseau a introduites à ce point de vue dans la préhistoire des langues<sup>21</sup>.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments cordiaux,  
E Benveniste

#### Notes :

- 1 Je voudrais ici sincèrement remercier Stéphanie Cudré-Mauroux et Aldo Trucchio.
- 2 Alessandro Chidichimo (2015), « Benveniste réfugié en Suisse : une lettre inédite (Ms.fr. 1999) » in ITEM Ens Paris : [http://www.item.ens.fr/upload/Chidichimo\\_Benveniste\\_refugie\\_en%20Suisse.pdf](http://www.item.ens.fr/upload/Chidichimo_Benveniste_refugie_en%20Suisse.pdf).
- 3 Au Département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève se trouve la correspondance entre les saussuriens, Bally et Sechehaye, et Marcel Raymond. Du côté des études saussuriennes, rappelons, s'il le fallait, que

Starobinski a été le premier, en 1964, à publier des notes sur la recherche anagrammatique. Benveniste publiera en 1964 la correspondance Saussure-Antoine Meillet où un des sujets envisagés est précisément les anagrammes de Saussure. Émile Benveniste, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 1964, pp. 93-130.

- 4 À propos de l'engagement politique de Starobinski durant la période de la guerre, son milieu intellectuel et la création de la revue *Lettres* cf. Aldo Trucchio « Genève et la Résistance.

Jean Starobinski et les éditions romandes des années 1940 » in *Bulletin Jean Starobinski*, 7/2014, pp. 11-14. La reconstruction permet de mieux comprendre le milieu avec lequel Benveniste fut en contact.

- 5 Une visite de Benveniste est attestée et notée au crayon en marge des comptes rendus des réunions de la *Société*, BGE Ms.fr. 1999.
- 6 Georges Redard, « Bio-bibliographie d'Émile Benveniste » in É. Benveniste, *Dernières leçons. Collège de France 1968-69*, éd. par I. Fenoglio et J.-Cl. Coquet, Paris, Gallimard, pp. 149-174.

- 7 *Ibid.*, p. 159.
- 8 Pierre Emmanuel, *Cantos*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1944.
- 9 L.a.s. de Benveniste à J. S., 20 mai 1944.
- 10 Massimo Danzi, « Georges Cattai e Gianfranco Contini: un'amicizia illustrata attraverso il carteggio inedito » in *Strumenti critici: rivista quadrimestrale di cultura e critica letteraria*, vol. 17, n° 1, p. 148.
- 11 Cf. Starobinski dans *Lettres*, 1943, 4, pp. 39-51, et la traduction de *La Muraille de Chine* pp. 52-61, et *À cheval sur le seau à charbon*, pp. 62-64. À ce propos Redard cite une conversation avec Benveniste: « Je me souviens avoir entendu, lors d'une conversation en 1950, E. Benveniste le louer d'avoir montré chez Kafka l'incapacité de se sauver par le langage et écrit, dans son *Stendhal* (Fribourg, 1943) que « l'individu ne se sauvera qu'en se singularisant et en défendant sa singularité. » (Redard, *op. cit.*, p. 160, n. 37)
- 12 Georges Redard, *op. cit.*, pp. 157-158.
- 13 Émile Benveniste, *Baudelaire*, éd. par Ch. Laplantine, Limoges, Lambert-Lucas, 2011.
- 14 Benveniste passera par Genève le 22 février 1963 pour donner une conférence à l'occasion du cinquantième du décès de Saussure.
- 15 Jean-Claude Milner, *Le Périple structural*, Paris, Seuil, 2002.
- 16 Cf. la belle thèse de Thomas Robert, soutenue à l'Université de Genève, à propos de l'origine du langage chez Darwin, Rousseau et Saussure. Jean Starobinski, « Rousseau et l'origine des langues » in *Europäische Aufklärung: Herbert Dieckmann zum 60. Geburtstag*, München-Allach, W. Fink, 1967, pp. 281-300.
- 17 L.a.s. de Benveniste à J. S., 24 mai 1967.
- 18 Mais cela exigera un commentaire plus approfondi.
- 19 Benveniste se plaint à maintes reprises à cette époque auprès de ses correspondants de l'impossibilité d'obtenir les volumes nécessaires à son travail.
- 20 Brice Parain (1897-1971). Il s'agit probablement de *Recherches sur la nature et la fonction du langage* paru en 1942.
- 21 Dans cet article, Starobinski analyse les textes rousseauistes, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755) et *l'Essai sur l'origine des langues* (1781): « (...) le *Discours sur l'inégalité* insère une histoire du langage à l'intérieur d'une histoire de la société; inversement, *l'Essai sur l'origine des langues* introduit une histoire de la société à l'intérieur d'une histoire du langage. » (*op. cit.*, p. 356).

## CHRONOLOGIE STAROBINSKIENNE

## 1987

EMMANUEL MISCHLER  
ARCHIVES LITTÉRAIRES SUISSES

**05.01.1987** : Dans une l.a.s., Michel Jarrety remercie J. S. de lui avoir adressé sa « belle étude sur Don Quichotte » parue l'année précédente: « Es linda cosa esperar... », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, n° 34, 1986, pp. 235-246.

**10.01.1987** : Dans une c.a.s., Claude Simon remercie à son tour J. S. pour son article sur Don Quichotte, « ébloui par la pénétrante intelligence de [sa] lecture ».

**18.01.1987** : Dans une c.a.s., John E. Jackson confirme à J. S. qu'il fera volontiers, à sa suggestion, un compte-rendu de *L'Amour des commencements* de Jean-Bertrand Pontalis, qu'il a apprécié.

**23.01.1987** : Publication de l'article « Jean-Jacques Rousseau dans toute sa grandeur », in *Le Monde des livres*, Paris.

**31.01.1987** : Publication de l'article « La poésie française à bras-le-corps » (recension du *Corps amoureux* de John E. Jackson), in *Gazette de Lausanne*, p. 18. Dans une l.a.s. à J. S., Jackson se dit « infiniment réjoui et infiniment touché » par cet article.

**06.02.1987** : Dans une l.dact.s., Ralph A. Leigh sollicite la participation de J. S. à un colloque prévu du 21 au 24 juillet 1989, à Cambridge, « sur le thème de Rousseau et la Révolution française », à l'occasion du Bicentenaire. J. S. ne s'y rendra pas.

**14.02.1987** : Nicolas Bouvier, alors qu'il vient de recevoir le Prix de la Ville de Genève, reconnaît dans une c.a.s. à J. S. ce qu'il doit aux « excellents professeurs » qu'il a eus: « Savez vous que c'est à un vôtre séminaire sur Montesquieu que je dois d'avoir fait du droit jusqu'à la licence! ».

**15.02.1987** : Diffusion d'un entretien radio de J. S. dans l'émission « Dimanche littéraire » sur *Espace 2*, à 19h.

**20.02.1987** : Parution de *Fantaisies d'un réaliste* de Josef Popper-Lynkeus, chez Gallimard, avec une préface de J. S., « Le salut à la statue ».

**03.03.1987** : L.dact.s. d'Arthur Goldhammer, traducteur américain de Starobinski, qui remercie J. S. pour sa précieuse collaboration à la traduction de *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, dont la terminologie médicale parfois complexe et spécialisée a pu poser quelques problèmes.

**18.03.1987** : Dans une l.dact.s., Gérard de Haller, président de la Société Académique de Genève, regrette la démission de J. S. de la Commission du Fonds Gustave Moynier.

**25.03 – 26.03.1987** : J. S. assiste au colloque « Lire Sartre aujourd'hui » à l'Université de Genève. Il y rencontre notamment Serge Doubrovsky et Michel Sicard.

**29.03.1987** : Diffusion sur *Radio Suisse Romande La Première* de l'émission « Du côté de la vie », animée par Georges Haldas, à laquelle J. S. a participé.

**01.04.1987** : Parution de *Sur Claude Simon* aux éditions de Minit, avec une contribution de J. S. intitulée « La journée dans *Histoire* ».

**08.04.1987** : Dans une c.a.s., Jean-Loup Trassard annonce le départ à la retraite imminent de Georges Lambrichs, créateur et directeur de la collection *Le Chemin* chez Gallimard, dans laquelle J. S. a publié quatre ouvrages (*L'Œil vivant* (1961), *La Relation critique* (1970), *Les Mots sous les mots* (1971), *Trois Fureurs* (1974)).

**29.04.1987** : Dans une l.a.s., Michel Orcel remercie J. S. pour la préface que ce dernier a rédigée pour son livre « *Langue mortelle* »: *études sur la poésie du premier romantisme italien*, paru à L'Alphée: « Je n'y vois nulle part de maladresses,



mais, tout au contraire, la clarté de l'essentiel ».

**Mai 1987** : J. S. reçoit le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Columbia, à New York. Dans une l.a.s. datée du 29 avril, Antoine Compagnon espère avoir l'occasion d'apercevoir J. S. lors de sa visite aux États-Unis.

**08.05.1987** : Dans une l.dact.s., George Steiner décline l'invitation qui lui est faite de participer aux xxxi<sup>e</sup> *Rencontres internationales de Genève* (28 septembre – 3 octobre 1987).

**26.05.1987** : Dans une l.dact.s., Pierre-Olivier Walzer requiert la présence de J. S. à l'occasion des festivités autour du centenaire de la naissance de Blaise Cendrars, à Berne et Neuchâtel. Dans une l.a.s. datée du 8 juin, J. S. lui répond qu'il ne pourra y consacrer du temps, accaparé par un autre centenaire : celui de Pierre Jean Jouve.

**04.06.1987** : Dans une l.a.s., Agathe Rouart Valéry, fille de Paul Valéry, remercie J. S. pour son article « Monsieur Teste face à la douleur » (in *Valéry, pour quoi ?*, Paris, Les impressions nouvelles, pp. 93-119) : « Depuis, ou hormis la thèse restée secrète de Jean Levaillant, je n'avais lu une analyse ou admiré une telle approche du "personnage" ».

**07.06.1987** : Dans une l.a.s., Françoise Fornerod remercie J. S. pour l'envoi de sa contribution au numéro à paraître de la revue *Écriture*, consacré à Denis de Rougemont.

**09.06.1987** : Dans une l.a.s., Jacques Epstein-Heyst fait référence à un texte méconnu en France du Tasse, et prie J. S. d'y consacrer un essai : « Ce serait formidable, oui, votre étude sur ce drame où la terrifiante mélancolie de l'artiste dépendant des autres et assoiffé d'eux, et d'elle, sombre – et grandit – dans la folie. » Ce projet précis ne se réalisera pas, mais J. S. s'intéressera quelques années plus tard aux relations entre Le Tasse et Jean-Jacques Rousseau, notamment dans les articles « Le Tasse traduit par Rousseau », in *Nouvelle Revue Française*, Paris, n° 461, 1991, pp. 64-77, et

« L'imitation du Tasse », in *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, Genève, t. 40, 1992, pp. 265-288.

**12.06.1987** : René Char, à qui il ne reste que quelques mois à vivre, fait don d'un dessin du peintre Giorgio De Chirico à J. S. Le poète l'avait lui-même obtenu des mains de Paul Éluard à Paris en 1930. Char fait ainsi part à J. S. de la grande considération dans laquelle il le tient : « Je suis près de vous avec ma pensée, mon esprit, et mieux : avec mon cœur et mon admiration active, fervente, de toujours<sup>1</sup> ».

**14.06.1987** : Dans une l.a.s., Robert Kopp confirme à J. S. sa participation aux soirées Jouve qui auront lieu au Centre Georges Pompidou à Paris, en novembre. Il suggère quelques noms de « Jouviens » dans la perspective de cet événement, dont celui de Georges Borgeaud.

*René Char, à qui il ne reste  
que quelques mois à vivre,  
fait don d'un dessin  
du peintre Giorgio De  
Chirico à J. S. Le poète  
l'avait lui-même obtenu  
des mains de Paul Éluard  
à Paris en 1930.*

**14.06.1987** : J. S. prononce un hommage en l'honneur de René Char, à l'occasion des 80 ans du poète, lors d'un concert privé organisé par le Conservatoire de musique de Genève.

**Été 1987** : Dernières mises au point pour l'édition des *Œuvres complètes* de Pierre Jean Jouve sous la direction de J. S., à paraître en novembre au Mercure de France. Jean-Loup Champion, éditeur, envoie ainsi régulièrement des lettres à J. S. pour le tenir au courant des dernières étapes de ce projet éditorial. Dans une l.a.s. du 10 août, il est notamment question d'une contribution d'Yves Bonnefoy à cette édition des œuvres de Jouve, intitulée « Le Problème des premiers livres ».

**18.07.1987** : Claude Lefort annonce à J. S. qu'il rencontre des difficultés dans son projet d'édition

d'un volume sur la Révolution française. Contraint de repenser ce projet entièrement, il propose à J. S., contributeur du volume, de ne pas poursuivre plus avant son travail sans avoir au préalable repris contact avec lui pour discuter des nouvelles modalités d'édition.

**22.07.1987** : Dans une l.a.s. à J. S., Michel Schneider évoque quelques aspects pratiques et les problèmes qu'il rencontre en vue de leur projet de publication d'entretien dans la revue *Le Débat* chez Gallimard.

**03.08.1987** : Serge Desarnaulds soumet pour avis à J. S. le premier acte d'un spectacle musical adapté de la pièce *Guillaume Tell* d'Antoine-Marie Lemierre.

**05.09.1987** : Dans une l.dact.s., Jean Clair fait part à J. S. de son souhait de succéder à Maurice Besset en tant que titulaire de la chaire d'histoire de l'art de l'époque contemporaine, à l'Université de Genève. Les deux hommes ont l'occasion de se retrouver lors des *Rencontres internationales de Genève*.

**08.09.1987** : Dans une l.a.s., Marc Fumaroli annonce à J. S. l'échec éditorial de la revue *Littérature moderne* pour laquelle l'académicien avait sollicité le patronage de J. S.

**23.09 – 25.09.1987** : Colloque international « La Naissance du texte » au C.N.R.S., à Paris. J. S. coordonne la table ronde « La Genèse des écrits » en présence de Paul Ricœur et Martin Walser. Il est également l'auteur d'une contribution, « Approches de la génétique des textes ». Le colloque donne lieu à un livre éponyme dirigé par Louis Hay et paru chez José Corti en 1989.

**25.09.1987** : Publication d'un entretien de J. S. avec Henri-Charles Tauxe dans le quotidien *24 heures* (n° 222, p. 61), à l'occasion des *Rencontres internationales de Genève*.

**28.09 – 03.10.1987** : xxxi<sup>e</sup> *Rencontres internationales de Genève (Normes et déviations)*, sous la présidence de J. S.

**01.10.1987** : Publication de l'article « La douce visiteuse : pages

retrouvées et inédites de Pierre Jean Jouve », in *Nouvelle Revue Française*, Paris, n° 417, pp. 66-86.

**10.10.1987** : Daniel Leuwers souhaite bon courage à J. S. pour l'achèvement de l'édition des *Œuvres* de Pierre Jean Jouve, à paraître en novembre, et « qui sera la marque la plus éclatante du Centenaire [de la naissance de Jouve] ».

**14.10.1987** : J.-B. Pontalis requiert la présence de J. S. à la réunion du Comité de rédaction de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, prévue le 18 novembre.

**16.11.1987** : J. S. est élu Membre associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France, à Paris, où il occupe désormais le fauteuil n° 10. Bernard Chenot, Raymond Polin et Henri Gouhier l'informent de cette nouvelle, chacun par un courrier.

**23.11.1987** : Dans une l.a.s. à Marc Augé, président de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, J. S. donne un avis très favorable à la candidature de Marcel Gauchet au poste de directeur d'études auprès de l'institution précitée.

**24.11.1987** : Parution des *Œuvres* de Pierre Jean Jouve en deux volumes au Mercure de France, sous la direction de J. S., avec une introduction intitulée « Le feu de la chair et la blancheur du ciel ».

**26.11.1987** : Conférence de J. S. au Centre Georges Pompidou, lors des soirées Jouve organisées pour le Centenaire de la naissance de l'écrivain.

**28.11.1987** : Diffusion sur Espace 2 de l'émission « Espaces imaginaires » consacrée à Moby Dick, à laquelle J. S. a participé, avec également la présence d'Albert Jacquard, Jean-Luc Bideau et Nicolas Bouvier.

**29.11.1987** : Établi en Toscane, Bernard Comment convie J. S. à venir donner une conférence à l'Institut Français de Florence, où il enseigne.

**11.12.1987** : Dans une l.a.s., Jean Roudaut fait part à J. S. de son souhait de le recevoir à l'Université de

Fribourg au début de l'été 1988, afin d'y intervenir dans le cadre d'un cours portant sur la littérature et le sacré. Jean Roudaut propose à J. S. de parler de Pierre Jean Jouve, suite à la récente publication de ses œuvres complètes. J. S. accepte : sa leçon aura lieu le lundi 6 juin 1988 à 17 h. 15.

**16.12.1987** : Marc Eigeldinger remercie J. S. pour son envoi des *Œuvres* de Jouve et loue le travail « remarquable » du critique genevois.

**18.12.1987** : Publication de « La littérature au miroir de la mélancolie » (propos recueillis par François Azouvi) in *Le Monde*, p. 18.

**20.12.1987** : Dans une l.dact.s., Louis Hay prie J. S. d'« assister à un comité scientifique du CNRS chargé d'examiner l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes » : « Votre jugement serait bien précieux pour le CNRS et ses recherches en histoire littéraire ».

**26.12.1987** : Sylviane Dupuis envoie à son ancien professeur J. S. une copie de son article « Du poème comme théâtre », publié dans le n° 29 de la revue *Écriture*, « en très respectueux hommage ». J. S. est lui-même l'auteur d'un article dans ce numéro : « Remédier à la défaillance : Denis de Rougemont » (pp. 19-28).

**27.12.1987** : Dans une l.a.s., René Micha, auteur du volume consacré à Pierre Jean Jouve dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* chez Seghers, félicite J. S. pour son travail éditorial sur les *Œuvres* de Jouve parues au Mercure de France : « Cette édition est parfaite et votre présentation est très belle ».

**Hiver 1987-1988** : Professeur invité au Collège de France, à Paris, J. S. donne huit leçons sur le sujet : « Histoire et poétique de la mélancolie », du 3 décembre 1987 au 11 février 1988. Le livre *La Mélancolie au miroir : trois lectures de Baude-laire*, paru chez Julliard en 1989, est le fruit de ce travail.

Notes :

- 1 Citation reproduite avec l'aimable autorisation de Marie-Claude Char.

DE LA BIBLIOTHÈQUE

## Quelques chiffres

Du 30 juin au 2 juillet 2015, une nouvelle partie de la *Bibliothèque Jean Starobinski* a pu être déménagée de Genève à Berne, sous la canicule ! Il s'agit de livres dont Jean Starobinski n'a plus l'usage et qui se trouvaient dans une petite pièce borgne de son appartement de Champel, pièce qu'il appelait volontiers le « cagibi » et qui était tapissée de livres. On estime à quelque 2'300 livres ce nouvel arrivage.

Nos lecteurs se souviennent peut-être qu'une documentation photographique avait été réalisée en 2011, et nous avait permis de constituer un témoignage de l'état de la bibliothèque *dans son jus*. Le récent déménagement a été fait par *Transdem*, la même entreprise spécialisée qui s'était occupée du premier versement et qui avait pour mission de reproduire, à l'identique, dans les magasins bernois, le classement de Champel. Le but poursuivi est que les témoins photographiques que nous avons rassemblés puissent être encore valides pour les chercheurs qui travailleront sur l'identité et la constitution de cette étonnante bibliothèque.

### *Plus de seize mille livres de la Bibliothèque Starobinski ont été catalogués.*

Au 30 septembre 2015, 16'506 livres ont été catalogués et sont identifiables dans notre base de données à cette adresse, <https://www.helveticaarchives.ch/archivplansuche.aspx>. Tous ont été traités selon les principes de conservation mis en place, présentés dans le *Bulletin* n° 6 en 2013. 3'530 documents insérés ont été sortis des livres et conservés, à l'horizontale, dans des boîtes d'archives ; leur emplacement d'origine a été documenté dans

la notice du catalogue (Scope) et le lien avec le livre est maintenu grâce à une cote commune. Enfin 4'467 notices d'autorités ont été rédigées, et 2'718 dédicaces à Jean Starobinski ont été numérisées et mises en ligne.

Les ouvrages sont consultables en salle de lecture des ALS. Le Chantier Starobinski se poursuivra en 2016. (SCM)

## DE LA BIBLIOTHÈQUE

# Un temps pour lire, un temps pour regarder

JONATHAN WENGER  
ARCHIVES LITTÉRAIRES SUISSES

Depuis 2011, plus de seize mille livres de la Bibliothèque Starobinski ont été catalogués. Pour le chercheur en génétique éditoriale, un tel ensemble sera un lieu d'étude privilégié. On aimerait ici illustrer quelques-uns des rapports entre le texte, le livre et la démarche critique.

Si c'est un lieu commun de dire que le livre est un trésor, on est parfois surpris de la façon dont se manifestent ses richesses. Il suffit, pour comprendre le lecteur qu'est Jean Starobinski, de se pencher sur les signes et les formes qu'il a étudiés. Les livres n'ont pas seulement nourri sa démarche ; ils en sont devenus la scène, dont l'aménagement est riche de sens. Cette bibliothèque est un espace où se sont imprimées en filigrane les images de certains de ses thèmes de prédilection.

\*

« La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit », dit un fameux distique d'Angélus Silésius. La beauté de la fleur, comme celle de ce poème, naît de son caractère

d'évidence ; elle nous rend à la fois contemplatif et vigilant, sensible à quelque chose de présent, mais jusque-là d'inaperçu. La façon dont Starobinski étudie les fleurs littéraires nous semble se rapprocher de cette stimulation à percevoir la « beauté du monde<sup>1</sup> ».

Ces promenades d'herboriste se traduisent, dans ses livres, par les notes prises au crayon, en fin de volumes ; un chèvrefeuille trouvé chez von Platen, où il met ce vers en évidence : « Wert ist wohl die spat gefundne Blume<sup>2</sup> », « Oui, la fleur tard trouvée est de valeur véritable... » ; chez Amiel, il remarque la « fleur invisible » que le diariste craint d'avoir brisée à force de « fouilles incessantes dans le mystère de [soi]-même<sup>3</sup> » ; et l'on pourrait encore citer Mörrike ou Heine, qui ont confiés plus d'une fleur à leur lecteur genevois<sup>4</sup>.

Un beau volume à cet égard est celui des *Œuvres*<sup>5</sup> de Rimbaud, dans l'édition du centenaire. Fortement annoté, le livre offre un exemple parlant de la lecture que Starobinski fait de Rimbaud. Deux notes manuscrites y renvoient aux fleurs, en l'espèce aux poèmes « Aube » et « Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs ». Elles s'insèrent dans une série d'annotations qui tentent de donner une expression au rapport du poète au monde et à sa beauté. Les fleurs deviennent ainsi, parmi d'autres, des signes de cette « vie tant au monde qu'hors du monde », de cet « ailleurs » de la poésie que Starobinski a commenté dans certains de ses plus beaux textes<sup>6</sup>.

Mais les fleurs ne sont pas que lues ; elles sont parfois conservées, séchées, entre les pages ; le livre porte alors la trace de son étude. Plusieurs volumes ont accueillis pétales et fanures, souvenirs d'une lecture. D'autres éléments truffent parfois les volumes, appelant un ailleurs, une expérience connexe, une association d'idées. Ainsi des papillons conservés dans un recueil lyrique, envoyé par le poète Raymond Farina<sup>7</sup>, qui évoquent un vol léger capturé dans l'écriture ; ou – toujours à la suite de

Rimbaud – des quelques grains de sable, ramassés devant la pyramide de Khéops, accompagnant dans une enveloppe l'envoi d'un ami voyageur<sup>8</sup>, qui donnent au livre un immense appel d'air, une ouverture sur des espaces autres.

L'étude d'une telle bibliothèque ne se réduit pas à l'examen des textes ; marques personnelles, témoignages d'échange, organisation par thèmes et par strates chronologiques, sa constitution est d'une richesse qui ne s'épuisera pas. Bienvenue aux chercheurs dans ce labyrinthe de relations !

Notes :

- 1 Voir ses études « Un herbier de fleurs secrètes », dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 14, 1976, pp. 335-348, et « Sur quelques apparitions de fleurs dans la poésie de Mallarmé », in *Mallarmé, 1842-1898 : un destin d'écriture*, Gallimard, Réunion des Musées Nationaux, 1998, pp. 20-35, repris dans *Starobinski en mouvement*, Seyssel, Champ Vallon, 2001, pp. 435-452. Une conférence inédite, donnée à l'EPFZ le 12 juin 1997 sous le titre « La fleur secrète et ses métamorphoses : de Catulle à Borges » poursuit cette enquête.
- 2 *Gesammelte Werke des Grafen August von Platen*, vol. 1, conservé sous la cote ALS-JS-D-01-DJC-C6-1-004.174/1 ; citation à la p. 64.
- 3 *Journal intime* d'Amiel, troisième volume, ALS-JS-D-01-DJC-C6-1-004.076, p. 28.
- 4 Exemplaire annoté de *Deutsche Liebesdichtung*, anthologie de F. Kemp, ALS-JS-D-01-DJC-C6-1-004.217. Heine et Mörrike sont étudiés dans l'« Herbier de fleurs secrètes ».
- 5 *Œuvre-Vie*, édité par Alain Borer, Paris, Arléa, 1991, ALS-JS-D-01-DJC-C2-1-005.003.
- 6 Notamment « La littérature et la beauté du monde », paru dans *Diogène*, n° 160, 1992, pp. 50-62, « Dire la beauté », dans *Les Textes comme aventure : hommage à Doris Jakubec*, Carouge-Genève, Zoé, 2003, pp. 191-198, ou « Yves Bonnefoy et le souci du monde », dans le *Bulletin du Centre protestant d'études*, Genève, n° 7, 1978, pp. 5-16.
- 7 Dans son *Epitola posthumus*, ALS-JS-D-01-DJC-C6-2-003.262.
- 8 Retrouvée dans *Un sieur Rimbaud, se disant négociant* d'Alain Borer, ALS-JS-D-01-DJC-C2-2-005.091.

**Le triomphe de la physique et de la cosmologie mathématique a entraîné la disparition des représentations religieuses liées à l'ancienne image du cosmos : il n'y a plus, par-delà les orbites planétaires, d'empyrée, d'habitable des anges ou de Dieu. Rien, dans l'univers, ne diffère de l'ici-bas : c'est le monde profane qui est le seul bénéficiaire de la mise en application de la rationalité scientifique. Le sacré, s'il ne doit pas disparaître, se réfugie dans l'expérience « intérieure », se lie à l'acte de vivre, à la communication, à l'amour partagé – et prend ainsi pour demeure le sensible, le langage, l'art.**

« Yves Bonnefoy : la poésie entre deux mondes »,  
préface aux *Poèmes* d'Yves Bonnefoy, Paris,  
Gallimard, 1996, p. 10.